



Les intermédiaires de lecture

Jean-Marie Privat, Marie-Christine Vinson

► To cite this version:

Jean-Marie Privat, Marie-Christine Vinson. Les intermédiaires de lecture. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, 1989, 63, pp.63-101. 10.3406/prati.1989.1515 . hal-03180246

HAL Id: hal-03180246

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03180246>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les intermédiaires de lecture

Jean-Marie Privat, Marie-Christine Vinson

Citer ce document / Cite this document :

Privat Jean-Marie, Vinson Marie-Christine. Les intermédiaires de lecture. In: Pratiques : linguistique, littérature, didactique, n°63, 1989. L'innovation pédagogique. pp. 63-101;

doi : <https://doi.org/10.3406/prati.1989.1515>

https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1989_num_63_1_1515

Fichier pdf généré le 13/07/2018

LES INTERMÉDIAIRES DE LECTURE

Jean-Marie PRIVAT, Marie-Christine VINSON

« La lecture n'est pas seulement le moment où celle-ci s'effectue, mais un ensemble, un "corps de pratiques" : tout ce qui la conditionne, la prolonge ou l'annule, n'est pas périphérique à la lecture mais en est radicalement constitutif »

M. Poulain (1)

La pratique pédagogique dominante méconnaît les problèmes et les enjeux liés aux stratégies d'accès aux livres. Dans le dispositif scolaire traditionnel les manuels de lecture sont en effet toujours déjà là, en attente de lecture si non de lecteurs, les séries pour la lecture suivie sont consciencieusement stockées au CDI et souvent, « pour simplifier », le professeur prend en charge l'achat groupé du livre trimestriel (« Il connaît bien le libraire qui fera un prix »).

Autrement dit, dans ce scénario bien connu, c'est le livre qui va au lecteur et non l'inverse. C'est dire si les compétences culturelles des lecteurs — si fondamentales pour développer et ancrer des pratiques autonomes, durables et gratifiantes de lectures — sont ainsi systématiquement court-circuitées. Or, les limites auxquelles se heurte, à l'évidence, le forcing psycho-technique en matière d'enseignement / apprentissage de la lecture sont d'autant plus grandes que l'expérience lectorale est « livresque », c'est-à-dire socialement et culturellement « autonomisée », « abstraite », « décontextualisée ».

Il existe tout un ensemble de relations, implicites et socialement sélectives, entre les méthodes pédagogiques et la structure des inégalités du capital culturel.

C'est peut-être d'abord par ses omissions (transmission méthodique des moyens d'apprendre et des codes culturels sous-entendus) que l'Ecole collabore activement à la « transformation honteuse » (2) de différences sociales et de distances culturelles en inégalités voire en disqualifications. Ces « lacunes inadmissibles » (3) sont fortement préjudiciables aux travaux intellectuels dont la lecture est la condition, au collège et ailleurs.

Or, précisément, la lecture « n'est que l'acte ultime d'une série de mani-

(1) M. Poulain, *Pour une sociologie de la lecture ; lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Edition du Cercle de la Librairie, Coll. *Bibliothèques*, Paris, 1988, Avant-propos, p. 8.

(2) J.-Cl. Passeron, « Pédagogie et pouvoir », article in *Encyclopedia Universalis*, 1972, pp. 677-679. Voir aussi P. Bourdieu, *La noblesse d'état, grandes écoles et esprit de corps*, Ed. de Minuit, 1989, pp. 19-47 notamment.

(3) Rapport Bourdieu-Gros, 1989, deuxième principe, publié dans *Le Monde de l'Education*, Avril 1989, pp. 15-18.

pulations apparemment spontanées et conjoncturelles qui mettent un livre entre les mains de son lecteur ». Et le professeur, en tant que lettré, tend logiquement et idéologiquement à méconnaître tout ce qu'il met en jeu par exemple dans le choix d'un livre : « connaissance de l'auteur, de l'éditeur, de la collection, lecture en diagonale de la 4^e de couverture, évocations de lectures antérieures sur un sujet proche, consultation éventuelle de critiques, conversations avec des proches » (4). Ce qu'il ressent comme une curiosité individuelle, (un goût, un livre choix, un don, une vocation, etc.), ajoute le sociologue, est en fait « une curiosité construite » (5).

C'est précisément ces INTERMÉDIAIRES entre les livres et leurs lecteurs — qui constituent et instituent un champ lectural complexe — que nous proposons de travailler.

Cette didactique de l'offre et de la demande ne saurait donc se réduire à sa dimension technico-scolaire individualisante. La lecture n'est pas, comme l'affirment et l'affichent pourtant avec complaisance le discours et la représentation traditionnels, « un acte de pure intimité ou de retranchement individualiste à l'écart du monde et de la société » (6).

Bien au contraire, livres, lecteurs et lectures, loin d'être des « invariants historiques » (7) sont toujours inscrits dans des réseaux de socialisation et de sociabilité, dans la complexité dynamique et conflictuelle des interactions sociales, des échanges culturels et des négociations symboliques.

Et s'il est vrai qu'en tant « qu'acte anthropologique », toute pratique de lecture se situe « dans un moment de l'histoire sociale, culturelle et psychologique du lecteur », une pédagogie conséquente doit tenir compte « des relations que le sujet entretient avec les institutions et les individus qui gravitent autour de lui » (8).

Permettre aux élèves de s'insérer plus facilement et plus activement dans des réseaux de médiations culturelles est un vaste programme, dira-t-on. Certes. Mais c'est tout bonnement, sur le mode mineur il est vrai, au *Programme des Collèges* : « attirer l'attention [...] sur la diversité des livres et des institutions qui les produisent [...], sur les ressources des bibliothèques et des librairies » (9).

C'est aussi la 16^e et dernière proposition du tout récent Rapport Migeon, pétrie d'une désarmante bonne volonté didactico-culturelle : « puisque c'est dans les livres que l'on apprend à lire », « savoir lire c'est aussi devenir acheteur de livres » (10).

Le Rapport de P. Vandevoorde, directeur du livre, sur *Les bibliothèques en France* (1982) évoquait lui aussi le « nécessaire apprentissage d'un libre recours au livre », étayage minimal pour une pratique de lecture qui puisse se prolonger « au-delà de la vie scolaire » (11).

Pingaud-Barreau encourageaient la même politique pour dépasser « les

(4) M. Poulain, « Lecteurs et lectures : le paysage général », op. cit., p. 41.

(5) Ibid.

(6) J. Bahloul, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, B.P.I., Centre Georges Pompidou, 1988, p. 19.

(7) Voir l'ensemble des travaux de R. Chartier.

(8) N. Robine, *Les jeunes travailleurs et la lecture*, La Documentation Française, 1984, p. 199.

(9) *Compléments aux Programmes et Instructions, Lire au collège (6^e, 5^e, 4^e, 3^e)*. Sur l'évolution ces recommandations officielles vers une « problématique résolutement culturelle », voir J. Hébrard, « Apprendre à lire à l'école en France », *Langue Française*, N° 80, décembre 1988, pp. 111-128.

(10) Rapport Migeon, « La réussite à l'école », 1989, p. 65.

(11) P. Vandevoorde, *Les bibliothèques en France, rapport au Premier ministre*, Dalloz, 1981, p. 50.

relations traditionnelles d'ignorance, voire de méfiance » entre les « diverses catégories de médiateurs du livre », étant entendu que « dans bien des cas », l'école aurait tendance, « au lieu de former les jeunes à l'utilisation du livre, du document, [...] à les en détourner » (12).

C'est encore l'un des axes de recherches et d'actions de nombreux mouvements pédagogiques, dont l'AFL : « Le lecteur n'est pas celui qui lit le livre qu'on lui propose, c'est celui qui se donne les moyens de choisir les livres qu'il va lire » (13).

C'est enfin, par certains côtés, l'ambition d'un autre travail que nous avons déjà présenté dans *Pratiques* et où l'on écrit que « seule l'idéologie lettrée de la culture peut se permettre d'oublier dans le tête-à-tête le complexe socio-culturel qui donne du prix (ou non) aux pratiques lectorales » (14).

LES BOUQUINISTES

Le projet dont on va suivre les différentes étapes a été élaboré par une équipe de professeurs (de français essentiellement) travaillant dans un collège d'une Z.U.P. ouvrière lyonnaise. Dans un premier temps, les élèves se sont rendus chez les bouquinistes puis ont travaillé en classe sur les livres achetés. Enfin ils ont organisé des kiosques pour les revendre.

I. LES SORTIES

Dans le meilleur des cas, chaque classe sort trois fois l'an pour acheter des livres. Il s'agit alors de quitter la banlieue connue pour des itinéraires inconnus dans la grande ville voisine. Aussi les sorties sont-elles minutieusement préparées. *Où aller ?* est la première question qui se pose au groupe. On cherche les documents susceptibles de fournir des renseignements. Les pages jaunes de l'annuaire, les rubriques du Minitel, les petits guides pratiques de la ville (*Lyon débrouille*, *Le Petit Paumé*, etc.) sont sollicités. Cette première lecture, fonctionnelle, met en évidence les deux réseaux d'offre du livre : le réseau de la diffusion restreinte, celui des livres rares, des ouvrages anciens ou spécialisés et le réseau de la diffusion élargie qui propose des livres d'occasion à très petits prix... Ainsi il faudra faire la différence entre les librairies Hoppenot ou Alcade qui vendent des livres anciens illustrés, des éditions originales du XVIII^e siècle et la librairie Duret qui propose des livres d'occasion, des polars à partir de 3 F.

La distinction établie, reste à choisir les lieux dans lesquels on se rendra. Le budget « alloué » (15) à chaque classe contraint à ne sélectionner que les bouquineries, les bouquinistes du Quai de Saône ou les soldothèques très bon marché. Il faut ensuite lire attentivement une carte du centre ville pour y localiser avec précision les lieux d'implantation des différents magasins. Ce repérage

(12) P. Pingaud, J.-C. Barreau, *Pour une politique nouvelle du livre et de la lecture*, Dalloz, 1982, p. 19.

(13) Association Française pour la Lecture : 7 propositions. Voir également *Les Actes de lecture*, N° 13, mars 1986.

(14) J.-M. Privat et M.-C. Vinson, « Habitat vertical et habitus lectoral », *Pratiques*, N° 52, pp. 83-111. Nous renverrons souvent à Yves Reuter dont la thèse *Pour une analyse institutionnelle de la littérature*, Paris VIII, 1985, les nombreux travaux publiés dans *Pratiques* (numéros 32, 48, 50, 52 entre autres) et le « Manuel d'histoire littéraire », pionniers en la matière, posent clairement le problème — « l'accès au livre constitue une question fondamentale, préalable dans bien des cas à l'acte de lire » — et aident à y répondre.

(15) Ce travail est mené dans le cadre, pluri-annuel, d'un Projet d'Action Innovante (PAI).

fait, la classe élabore un programme d'achat en rapport avec le kiosque qu'elle souhaite organiser. Ainsi une classe de troisième choisit de travailler sur le corpus des livres recommandés à la lecture des collégiens. Il lui faut donc se reporter aux *Instructions Officielles* et consulter la partie « formation d'une culture ». Elle peut aussi dépouiller quelques-uns des innombrables guides de lecture, le guide *Hachette Jeunesse* par exemple qui propose des livres pour tout le premier cycle, de la sixième à la troisième. Une autre classe, en cinquième, travaille sur la littérature de jeunesse et va donc se plonger dans la lecture des catalogues généraux où elle isole des collections qui ciblent le jeune public. Elle consultera aussi les catalogues spécialisés (*CRILJ*, *Joie Par Les Livres*, *Nous Voulons Lire*, *Je Bouquine*, etc.).

L'organisation plus thématique des kiosques du deuxième trimestre — un itinéraire à travers les pays et les cultures — permet de bâtir différemment le programme d'achat. Une classe de sixième ayant travaillé sur *Le Club des Cinq*, décide d'orienter ses achats sur la Bretagne. Sont alors visés des romans (*Club des Cinq*), des guides touristiques, des B.D. (*Astérix chez les Bretons*, *Bécassine à Clocher-les-Bécasses*), des livres de recettes régionales, des documentaires, des livres de contes bilingues...

Restent maintenant à établir des consignes spécifiques et une organisation précise de la sortie. Chaque élève ayant un budget-bouquin de 20 F, il est nécessaire de choisir des livres dont le rapport qualité-prix soit bon. Il faut non seulement des livres à prix modiques et en très bon état mais encore des ouvrages « lisibles » à la fois par les élèves qui devront les travailler et par le public potentiel des kiosques.

La sortie proprement dite se fait en petits groupes (3 groupes de 8 élèves pour une classe standard) aussi bien pour des raisons pratiques, les bouquineries sont exiguës, que pour des raisons pédagogiques, le petit nombre favorisant les interactions culturelles. Chaque groupe étant accompagné d'un ou deux adultes, il va falloir faire appel à des collègues de disciplines diverses, à des surveillants, à des parents d'élèves, à l'animateur (16). Par ce biais le projet s'ouvre aux membres de la communauté éducative. Comme chaque groupe a son itinéraire, chacun reviendra plus riche de livres et d'expériences. En effet, passés les premiers moments de surprise un peu inquiète, l'accueil chez les bouquistes est en général très chaleureux. En face de l'Université, de l'autre côté du Rhône, chez Gibert, la jeune vendeuse explique longuement aux élèves un peu perdus le code chromatique qui règle les ventes. Selon la couleur de la pastille apposée au dos du livre, on peut en déduire l'importance des rabais consentis à condition de se reporter aux panneaux récapitulatifs suspendus au-dessus des rayons. Une question l'amène bientôt à préciser que les livres sont regroupés par collections : là les *Poche*, ici les *Folio*, là encore les *Nathan-Arc-en-ciel*. Deux élèves s'aperçoivent que *Le vieil homme et la mer* se trouve à la fois dans *Le Livre de Poche* et en collection *Folio*. Après discussion avec l'accompagnateur, l'exemplaire le plus intéressant pour la revente en kiosque est aussitôt sélectionné. Dehors, les bacs à livres attirent les élèves. Le vrac relatif réserve des surprises aux jeunes acheteurs. C'est là que l'on trouve les livres à 4 F ou 5 F (!) : polar, Harlequin, Bibliothèque Verte ou Rose, édition scolaire et moderne de clas-

(16) Depuis la création des ZEP, et en raison de son histoire particulière — voir l'ouvrage collectif *Paul Eluard, un collège aux Minguettes*, Syros, 1987 — le collège bénéficie d'un animateur qui travaille à mi-temps « sur le quartier », à mi-temps dans l'établissement. Il prépare, avec la collaboration de l'équipe, une cassette vidéo des activités analysées ici.

siques, documentaires sur le sport ou la nature... Il arrive même que la découverte d'une très bonne affaire conduise l'élève à acheter le livre pour lui avec son argent de poche !

Chez *Chouette-Livres*, dans la rue piétonnière du centre ville, après avoir acheté un croissant à la brioche voisine, le groupe pénètre dans le monde des livres neufs à prix réduits. L'état des bouquins et la rotation des stocks d'une visite à l'autre, interrogent les élèves. Le patron explique volontiers son mode d'approvisionnement, à la marge de la grande diffusion (17). Son magasin appartient à une chaîne qui achète et commercialise des ouvrages initialement destinés au pilon (faillite, invendus, fins de séries, tirages à compte d'auteur). Le soldeur ajoute qu'il emballe lui-même, à la main, chaque volume d'un fin papier transparent pour garantir sa fraîcheur et son éclat primitif. Les élèves s'attardent devant les beaux exemplaires en libre consultation, dénichent les *Fables* de La Fontaine illustrées par Gustave Doré, s'initient aux classements thématiques. Linda a repéré un livre qui l'intéresse et qui devrait trouver son public. Seul le prix fait difficulté... Elle « marchande » et le vendeur bienveillant consent au rabais demandé. Plus loin, deux petits sixièmes sont en grande discussion : vont-ils mettre en commun leur budget-bouquin pour acheter un guide de Turquie qu'ils « refile-ront » facilement au père d'Ozdémir ? Un examen attentif de la trouvaille (la couverture cartonnée, les pages en papier glacé, le petit glossaire bilingue, la belle photo en couleur de la Mosquée Bleue) les décide. On s'aide même entre copains quand on est las de ne pas trouver ce que l'on cherche, un peu submergé, « tout entouré de livres ».

Près de la cathédrale se trouve la bouquinerie Duret, « *Maison fondée en 1840* ». Les élèves renouent alors avec la grande tradition du XIX^e siècle. Là, règne le bouquiniste de la « vieille roche » d'un commerce « sûr et avantageux » ; ses prix semblent « inamovibles comme sa boutique » et on ne le ferait pas dévier de ses us et coutumes dans le débit de sa marchandise (18). La vitrine originale arrête les élèves. Et une fois à l'intérieur, les plus curieux s'aventurent en haut de l'échelle mobile que l'on déplace au long des rayons, d'autres passent les tourniquets et s'avancent dans l'étroit couloir qui prolonge le magasin. « Madame, venez voir tous les livres qu'a écrits Le Clézio ! ». Tel autre attire l'attention sur la diversité des éditions de Molière. Un petit groupe, à l'écart dans un coin, s'affaire autour d'un carton à dessins rempli de gravures lyonnaises, « de portraits d'anciens musiciens et de dessins de villages encadrés » selon l'expression de Karima. Un élève découvre sur le comptoir un énorme « grimoire ». « M'sieur, c'est un livre du Moyen Age. Il est gros ! Ça doit valoir très cher ! ». Le professeur feuillette avec lui l'ouvrage et lui montre qu'il s'agit d'un de ces vieux livres de messe du XIX^e siècle qui ne sont pas bien rares sur le marché.

On discute alors avec la bouquiniste sur ses sources d'approvisionnement. Achète-t-elle des bibliothèques de particuliers ? Y a-t-il des collégiens et des lycéens qui lui amènent des livres dont ils n'ont plus usage ? Est-elle acquéreur de lots dans les ventes publiques ?... Les élèves croisent d'autres acheteurs : le vieux bibliomane qui semble faire partie du décor mais aussi de jeunes

(17) Le « franchisage » est une formule de « commerce associé » qui repose sur un concept nouveau — assortiment très large de livres neufs à prix réduits, en libre service — et une organisation performante — six sociétés régionales de distribution approvisionnent les magasins — (d'après « Librairie », Collection Dossiers Professionnels, Centre d'étude du Commerce et de la Distribution, 1987, pp. 99-100).

(18) *Bibliophile Jacob, Les amateurs de vieux livres*, réédité aux Editions des Cendres, 1988, p. 15.

étudiants qui explorent méthodiquement le rayon des livres de géographie, tout en plaisantant entre eux.

Au moment de passer à la caisse, le groupe reçoit bien souvent des cadeaux : porte-clés, catalogues, stylos, marque-pages, affiches, et même un livre gratuit pour compléter le lot (19).

A la halte « *Mac Do* », on étale le butin sur la table. Tout le monde est content d'avoir rempli son contrat. Sofiane regrette de ne pas avoir eu assez de temps pour mieux choisir les livres mais Wally, triomphant, signale à toute la compagnie qu'il a trouvé le bouquin qu'il cherchait. Céline, elle, a surtout apprécié le fait d'avoir 20 F et de pouvoir sélectionner sans contrainte excessive le livre qui entre le mieux dans le projet d'achat.

La phase de documentation est terminée mais il faudrait aussi pouvoir parler de toutes les retombées indirectes suscitées par le parcours urbain. Par exemple en passant devant l'Archevêché, le professeur signale que l'actuel centre d'archives était autrefois la Bibliothèque Municipale de Lyon, bibliothèque aujourd'hui transférée dans un superbe bâtiment jouxtant le grand centre commercial et populaire de la Part-Dieu. En gagnant la grande place Bellecour, on longe les devantures de deux librairies qui sont côte à côte. Les élèves s'étonnent de cette proximité, au nom de la concurrence. Une « lecture » un peu attentive des vitrines fait apparaître que l'une est généraliste et l'autre spécialisée dans le livre religieux. L'enseigne « *Librairie St Paul* » confirme cette vocation ! C'est l'occasion de demander aux élèves s'ils connaissent *Eton* (littérature anglo-américaine en version originale !), la librairie franco-arabe, celle des femmes, *Réverbère* (cinéma), *Choc-corridor* (polars, grands classiques de la littérature populaire), *E.P.A.* pour les mordus de la caisse... Certains citent la FNAC ou la grande librairie Flammarion située non loin de l'arrêt du 90 (ligne Minguettes-Express) mais personne n'a entendu parler d'*Asphodèle*. Cette librairie-salon de thé donnera d'ailleurs des idées pour les kiosques.

II LES DISTANCES SOCIO-SPATIALES OU L'ESPACE DES PRATIQUES

Il semble établi qu'en matière de biens culturels, plus qu'ailleurs encore, « la demande se structure sur les conditions de l'offre » (20). Ces conditions sont à la fois socio-spatiales et symbolico-culturelles.

II.1. Le poids du réseau urbain

Les informations fournies par la macro-sociologie permettent de corréler statistiquement le degré d'urbanisation et l'intensité de la pratique des livres. Ce phénomène est ancien, et les historiens de la lecture ont démontré la fonction acculturante de la ville, au moins depuis la Renaissance (21). Au cours des 25

(19) Si les bouquinistes sont généralement coopératifs, c'est certainement parce que constamment exposés à être assimilés à des marchands de sous-culture, la légitimité de l'Ecole satisfait leur quête de dignité culturelle. On pourra lire sur le thème les textes fameux de Ch. Nodier — « L'amateur de livres », in *Les Français peints par eux-mêmes*, 1835, tome II, pp. 81-85 — et de H. Bruneel — « Le bouquiniste », in *Musée des familles*, mai 1839, pp. 241-243. Les très nombreuses gravures sur les bouquinistes (celle de Gavarni par exemple), les autobiographies de vieux bouquinistes et les avant-propos aux guides (parisiens) des bouquinistes illustrent souvent cette (dis)position ambivalente.

(20) P. Vandevoorde, op. cit., p. 3 et p. 73.

(21) Voir les travaux de R. Chartier et en particulier « La circulation de l'écrit », *Histoire de la France Urbaine*, Le Seuil, tome III, La ville classique, 1981, pp. 267-282.

dernières années, le développement conjoint d'une classe moyenne salariée, de la scolarisation secondaire et, précisément, de l'urbanisation, a exercé des effets directs sur l'offre et la demande culturelles : ainsi le rapport à la culture de fractions importantes de la population a été profondément modifié.

Ces diverses transformations, parmi d'autres, accompagnées par les politiques culturelles de l'Etat et des communes, concernent en premier lieu la lecture dans la mesure où, avec 25000 titres publiés et 350 millions d'exemplaires achetés chaque année en France, le livre reste « une consommation culturelle déterminante » (22).

Or, les enquêtes culturelles les plus récentes et les plus fiables manifestent que les écarts dans les intensités de lecture s'ordonnent clairement, entre autres bien sûr, selon des lignes de partage liées au lieu d'habitat (ville / campagne), et plus exactement à la taille de l'agglomération.

La lecture de livres est ainsi plus répandue à Paris que partout ailleurs et d'une manière générale, plus dans les grandes villes (100.000 habitants et au-delà) que dans les petites villes de province, les bourgs ou les villages (23). Ces macro-clivages topo-démographiques sont évidemment à mettre en relation avec la structure des activités propres à chaque zone urbaine.

Aire culturelle globalement favorisée, il est évident que la ville universitaire ou administrative moderne concentre un lectorat beaucoup plus dynamique que la vieille cité de tradition industrielle ou purement marchande.

Ainsi la « consommation livre » dans le budget annuel par ménage est-elle de 193 F à Paris, 137 F en région méditerranéenne et seulement de 73 F dans le Nord (24). Si les villes diffèrent selon le type d'activités économiques et, corrélativement, selon leur structure sociale (les ouvriers sont plus nombreux dans les banlieues et les zones péri-urbaines, les cadres dans les grandes villes et au centre-ville) elles diffèrent aussi, conséquemment, « par l'offre d'équipements culturels et la distance des équipements les plus proches » (25). Et peut-être aujourd'hui plus qu'hier, dans son périmètre même, la ville distribue inégalement son privilège (26).

Autrement dit, il existe un premier type de distances, socio-spatiales, aux sollicitations lectorales. Les stratégies politiques de développement et d'animation culturels d'une part, la volonté commerciale de mieux situer le potentiel d'une zone de chalandise d'autre part ont conduit chercheurs et enquêteurs à produire des analyses cartographiques ou socio-culturelles (monographies descriptives souvent) des lieux et réseaux, marchands ou non, d'offre du livre et donc des

(22) J. Cardonna, *L'offre de biens culturels*, Données Sociales, 1984, pp. 501-507.

(23) *Pratiques culturelles des Français, description socio-démographique, évolution 1973-1981*, Dalloz, 1982. Les résultats de cette vaste enquête sont commentés par M. Poulain, op. cit., pp. 29-58 (nombreux tableaux en annexe) et analysés par Y. Reuter, *Pour une analyse institutionnelle...*

(24) ASFODELP, *Le métier de libraire*, Ed. Promodis, 1986, p. 73 (chiffres pour 1972).

(25) A. Desrosières, *Les pratiques culturelles*, Données Sociales, 1984, pp. 509-512.

(26) Sur le « modèle radiocentrique » qui écarte de plus en plus les classes populaires de « l'accès à la centralité urbaine », voir M. Pinçon-Charlot, E. Préteceille et P. Rendu, *Ségrégation urbaine, classes sociales et équipements collectifs en région parisienne*, Ed. Anthropos, 1986. Voir aussi, sur les conflits de co-appropriation culturelle de l'espace, les articles de J.-C. Chamboredon et M. Lemaire — « Proximité spatiale et distance sociale », *Revue Française de Sociologie*, XI, 1970, pp. 3 à 33 — et de M. Pinçon — « Habitat et modes de vie », *Revue Française de Sociologie*, XXII, 1981, pp. 523-547.

conditions géographiques ou socio-écologiques d'accès aux livres en général (27).

II.2. Les structures topologiques

Le premier point établi par ces études est donc non seulement le poids du réseau urbain mais surtout la superposition tendancielle de la structure spatiale, de la structure socio-économique et de la structure culturelle.

En effet, la distribution géographique de l'offre lectorale (et plus généralement culturelle) est très sélective et très inégalitaire. Là, comme ailleurs, les effets de la concentration et de la spécialisation du capital économique, social et culturel jouent à plein (28). C'est dire si les 45.000 points de vente de l'imprimé répertoriés en France (20 à 25.000 points de vente du livre) ne sont pas répartis d'une façon homogène sur le territoire (29).

Les recherches menées par R. Escarpit et son équipe montrent que la répartition territoriale, et indissociablement sociale, du réseau de diffusion (et de production) reproduit « une structure de classe » (30). Une récente et originale étude sur *Les points de vente du livre en France* confirme « le faible équipement des régions industrielles peu dynamiques » et « le fort équipement des secteurs ou dominant les activités tertiaires » ; ainsi les banlieues ouvrières sont généralement « très mal servies », les grandes conurbations industrielles du siècle dernier apparaissant même comme de « véritables déserts » alors que les banlieues résidentielles sont « remarquables par le nombre et la qualité de leurs librairies » (31).

Dans certains cas extrêmes on a pu vérifier que certains groupes sociaux particulièrement dominés culturellement ne rencontrent de « points » lectureux ni sur leurs lieux d'habitat, ni sur leurs lieux de travail, ni même sur leurs trajets professionnels ou de loisirs (32).

(27) C'est bien cette problématique de terrain, littéralement, de topographie culturelle qui est au principe des diverses modalités du colportage moderne de librairie, bibliobus du côté de la lecture publique par exemple, vente par correspondance ou par courtage du côté de la lecture marchande. Pour contrôler, dans l'analyse, les effets européo-centriques liés à ce que nous appellerions volontiers notre cécité culturelle de privilégiés, il faudrait avoir toujours en mémoire « le manque à lire », stricto sensu, dans lequel vivaient autrefois les masses populaires (voir les travaux de R. Escarpit), aujourd'hui, le tiers-monde (voir R. Estivals, E. Wegman et A. Matelart).

Nous nous appuyons essentiellement sur les études suivantes :

— R. Escarpit et N. Robine, *Atlas de la lecture à Bordeaux*, Centre de Sociologie des Faits Littéraires, Bordeaux, 1963.

— R. Escarpit et M. Lebas, *Nouvel atlas de la lecture à Bordeaux*, Bordeaux-Talence, 1976.

— M. Paviol et alii, *Livres et lecteurs à Lyon, six enquêtes psycho-sociologiques en 1965-1967*, Lyon, Bibliothèque Municipale, 1968.

— M. Bom, N. Feuerhahn, A. Laciau, *L'offre du livre à Paris, analyse cartographique et socio-culturelle*, Service des Etudes et de la Recherche, BPI, Centre G. Pompidou, 1982.

— N. Feuerhahn, P. Lew-Fai, M. Bom, *L'offre du livre à Paris, approche typologique*, Service des Etudes et de la Recherche, BPI, Centre G. Pompidou, 1982, 2 volumes.

(28) ASFODELP, op. cit., p. 20 (localisation des maisons d'édition), pp. 46-47 (localisation géographique de l'appareil commercial), pp. 48-50 (répartition des établissements selon la catégorie urbaine / rurale), p. 51 (évolution de l'appareil commercial par zone démographique), pp. 52-54 (évolution par région); nombreuses cartes. Consulter également « Librairie » op. cit., pp. 22-25 sur la structure capitaliste et la concentration parisienne de l'édition, pp. 60-61 sur les IDC régionaux (Indices de Disparités de Dépenses des Consommateurs); voir aussi N. Feuerhahn et alii, op. cit., Le marché du livre, pp. 31-35.

(29) P. Claval (sous la direction de), *Les points de vente du livre en France*, La Documentation Française, 1987.

(30) R. Escarpit et M. Lebas, op. cit.

(31) P. Claval, op. cit., pp. 12-13 et p. 43.

(32) R. Escarpit, op. cit., et J. Cardonna, *Les activités culturelles des Comités d'Entreprise*, Données Sociales, 1987, pp. 578-579.

II.3. Les systèmes typologiques

La deuxième constatation, liée à la première, est que la distance physique, objective, à l'offre lectorale se double de distances spécifiques aux différents types d'imprimés.

A plusieurs reprises R. Escarpit a mis en évidence, un peu schématiquement il est vrai, l'existence de « deux circuits de distribution ». Le « circuit lettré » se distingue par son réseau de librairies, grandes ou petites, d'assortiment général ou spécialisées, dotées d'une politique commerciale voire culturelle relativement originale. Le circuit « populaire », ensemble assez hétérogène et hétéroclite, est constitué essentiellement par les bibliothèques de gare, les kiosques à journaux et les rayons-livres des grands magasins ou des grandes surfaces (33).

L'implantation de deux circuits montre que « leurs clientèles respectives diffèrent par leurs habitudes de travail et de vie » (34) ; on observe par exemple un « net décentrement de la topographie du circuit lettré, qui se limite à des zones d'influence culturelle traditionnelle, par rapport aux trajets effectués quotidiennement par les ouvriers et employés se rendant à leur travail » (35). La librairie reste donc en France « une activité liée au centre des agglomérations » (36) où elle côtoie volontiers les commerces de luxe, les théâtres, les milieux d'affaires ou les quartiers « latins », les centres de pouvoir en général.

L'autre circuit couvre des axes importants de transports en commun et les lieux populaires d'échange (gare, place du marché, arrêt de bus, etc.). Comme le disent les professionnels : « Un mode de distribution - Un genre d'ouvrage », « Un type de magasin - Un type de clientèle » (37). Le marché du livre reste donc « scindé en deux » (38) et au fur et à mesure que croît la distance aux librairies du centre-ville décroît l'importance, la diversification et la légitimité culturelle des livres offerts. A la typologie bibliologique doit s'ajouter une typologie très différenciée des structures d'offre.

II.4. Nuances et confirmations

A vrai dire, il existe un 3^e circuit, celui du journal, beaucoup plus dense et homogène ; c'est souvent par l'intermédiaire de ce circuit d'ailleurs que « l'ouvrage populaire » mais aussi le roman-nouveauté, l'actualité, littéraire ou non, bref des fragments de la production restreinte « débordent » les rayons de la librairie, quittent le contexte strictement urbain et élitiste (39).

De plus, une étude très récente sur *L'offre du livre à Paris* tend à prouver que les « circuits » sont moins ségrégés, moins « fermés », moins « monolithiques », que la réalité des secteurs de diffusion est parfois plus composite, que

(33) L'étude de M. Paviot sur Lyon retrouve les mêmes circuits et propose les mêmes conclusions. Voir également F. Barbier, J. Bernon et G. Simonet, *Atlas de la lecture à Lyon*, mémoire DSB, 1978.

(34) R. Escarpit, op. cit., 1963, p. 54.

(35) Id. ibid., 1976, p. 20.

(36) P. Claval, op. cit., pp. 64-65.

(37) « Librairie », op. cit., pp. 46-50. Les grandes surfaces par exemple sont les détaillants numéro un en « romans sentimentaux ». D'après une enquête SOFRES (1984) les « ouvriers » représentent 45 % des acheteurs de livres des grandes surfaces, *France-Loisirs* compte 41 % d'employés et cadres moyens alors que les personnes d'un niveau d'instruction supérieur achètent plus à la FNAC et dans les librairies spécialisées.

(38) R. Escarpit, op. cit., 1976, p. 86.

(39) Id. ibid., p. 39.

les relations entre secteurs sont souvent mouvantes et complexes (40). Par contre, cette même étude établit avec une extrême minutie l'existence cumulative des grandes librairies et des grandes bibliothèques avec d'autres équipements culturels et socio-culturels légitimes (théâtres d'avant-garde, cinéma d'art et d'essai, galeries de peinture, musées, grandes écoles, etc.) ; l'ensemble forme système et les auteurs concluent que « les stratégies de domination et d'appropriation culturelles sont indissociablement socio-économiques et spatiales » (41).

Des constats similaires pourraient être faits pour le réseau de prêt. On connaît par exemple « l'insuffisance générale du développement des bibliothèques municipales » qui se double d'une grande hétérogénéité des situations. « Les villes les moins bien loties se situent parmi celles de moins de 50.000 habitants d'une part et de plus de 100.000 habitants d'autre part, tandis que, géographiquement, de nombreux départements [...] restent très insuffisamment dotés en services ayant un fonctionnement satisfaisant. Au-dessous de 10.000 habitants, et a fortiori de 5000, le problème des B.M. est encore plus aigu [...] » (42).

Ici aussi, la qualité et l'étendue du fonds constituent un des critères « structurels » d'un développement « convenable » de la lecture publique ; ici aussi, le « maximum de concentration et de spécialisation s'opère sur les mêmes lieux que les grandes librairies », à Paris notamment (43).

Très généralement donc, on retiendra que « des homologues spatiales entre structures de sollicitations culturelles et stratifications socio-démographiques » s'étaient réciproquement (44).

Il n'y a pas deux cultures, une culture marchande et une culture non-marchande mais, au moins tendanciellement, deux secteurs d'une seule et même culture bourgeoise qui entretiennent des liens étroits et s'interpénètrent profondément (45). Ainsi, bibliothèques et librairies — « peut-être moins indispensables quand l'école pouvait prétendre dispenser tout le savoir, et que le manuel scolaire se donnait pour le livre de référence » — sont « une exigence » quand « l'éducation excède l'école, et quand la production du livre se diversifie avec le savoir et les processus de la modernité » (46).

Tels sont les premiers « guides » théoriques des « sorties » dont on peut discuter les enjeux en classe.

La problématique géo-culturelle est en effet l'objet d'un premier travail de

(40) N. Feuerhahn et alii, op. cit., pp. 129-131. Il est à noter que cette étude applique des critères un peu différents à un « terrain » particulier (Paris). Lire également les remarques de M. Pinçon-Charlot, op. cit., pp. 220-221.

(41) M. Bom et alii, op. cit., p. 73.

(42) P. Vandevoorde, op. cit., p. 11.

(43) Id. ibid., p. 73. Il existe actuellement 1 million de m² de bibliothèques municipales en France, dont 700.000 construits depuis 1970. « mais il faudrait, pour une desserte correcte des villes de plus de 10.000 habitants, 2 millions de m² (estimation DLL, 1987). On ne s'étonnera pas dans ces conditions que le nombre d'habitants qui fréquentent une BM (15 % de la population; 40 % des inscrits sont des enfants) reste encore de moitié inférieur à ce qu'il est, par exemple, en Angleterre » ou dans les pays scandinaves. G. Grunberg, « Le bond en avant des bibliothèques », in *L'année des lettres 1988*, Ed. La Découverte / Ministère de la Culture, 1988, pp. 261-268.

(44) Voir aussi C. Charle, « Situation spatiale et position sociale », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, février 1977 : « qu'il s'agisse du champ de la haute couture, de l'art ou de la littérature, les agents et les institutions se trouvent situés dans l'espace selon une géographie socialement distribuée ». Sur les « styles » de vie culturelle et leur « distribution dans un espace géographique socialement hiérarchisé », se reporter également à P. Bourdieu, *La Distinction*, Editions de Minuit, 1979, pp. 135-138.

(45) J. Ion, B. Miegé et alii, *Capitalisme et industries culturelles*, PUG, Grenoble, 1978, p. 178.

(46) P. Vandevoorde, op. cit., p. 74.

cartographie comparée avec les élèves. Les très nombreuses cartes établies pour Bordeaux, Lyon et Paris permettent de prendre conscience — tout en évitant les effets misérabilistes de ghetto culturel — de la régularité des phénomènes de socio-spatialisation de l'offre.

L'enquête réalisée par le laboratoire « Espace et Culture » (Paris-Sorbonne) (47) fourmille d'informations nationales, régionales et départementales sur l'implantation géographique des différents commerces de librairies et sur le rôle parfois non négligeable de paramètres locaux ou historiques.

L'ensemble de ces données permet d'introduire et de construire les notions de « densité » mais aussi de « typologie des points de vente » en fonction de l'environnement socio-économique et culturel. Les concepts de « distance » et de « ségrégation » sinon « d'exclusion » lectorales apparaissent et la nécessité de lutter contre ces formes ordinairement euphémisées de domination culturelle peut prendre corps, plus ou moins vivement.

Une comparaison avec les caractéristiques de l'offre lectorale à Vénissieux confirme la validité générale des observations scientifiques. Certes la politique culturelle volontariste de la Mairie en matière de lecture publique, notamment pour les secteurs enfance et jeunesse est aussi incitative que possible, mais on n'« épingle » qu'une seule petite librairie-papeterie, près de la B.M., dans la 3^e ville du département (65.000 habitants).

Un deuxième travail permet de mettre en évidence, sur Lyon cette fois, la très spectaculaire concentration des librairies dans le centre-ville et leur co-implantation quasi systématique avec d'autres institutions culturelles légitimes, plus généralement avec des lieux, symboliques ou non, de pouvoir (pouvoir religieux, politique, culturel, économique, intellectuel, etc.). Ainsi les bouquinistes des Quais de Saône viennent-ils d'installer leurs boîtes au cœur de la ville, non loin de la monumentale Mairie et du Palais de Arts, juste en face du Palais de Justice, à deux pas des principaux musées du Lyon historique, quasiment à hauteur de la Cathédrale et de l'Archevêché qui abritait autrefois les collections du Chapitre Primatial et la Bibliothèque Municipale (48).

Cependant, la géographie de l'offre, institutionnelle ou non, du livre, décrit les caractéristiques et les contraintes du cadre mais ne peut rien dire des stratégies et pratiques culturelles effectives, réelles, d'accès au livre. Il faut donc se placer du point de vue de l'utilisateur, potentiel ou non, qui est aussi « un usager de l'espace culturel » (49), saisir à la fois l'offre d'un bien culturel et les usages différentiels de cette offre, repérer les dynamiques collectives et les logiques individuelles des modalités d'appropriation.

(47) P. Claval, op. cit. L'enquête porte sur un échantillon de 12 départements considérés comme représentatifs.

(48) Les confiscations révolutionnaires qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la lecture publique en France ont été accompagnées de mots d'ordre culturels qu'une conception scolaire de la lecture a longtemps occultés : les bibliothèques, « ateliers de l'esprit humain » (abbé Grégoire, 1794) doivent devenir « l'école de tous les citoyens » (député Cayé, 1794). Sur la domination symbolique particulièrement manifeste dans le centre-ville, voir M. Verret, *L'espace ouvrier*, Paris, A. Colin, 1979 ; et sur le « symbolisme du centre-ville » voir B. Lamy, « La fréquentation du centre-ville par les différentes catégories sociales », in *Sociologie du Travail*, N° 2, 1967, pp. 115-119.

(49) N. Feuerhahn, op. cit.

III. LES SCÉNARIOS SYMBOLICO-CULTURELS OU LA PRATIQUE DES ESPACES

La nécessité logique (et pédagogique) d'une sociologie des pratiques est aussi une nécessité théorique si l'on admet avec P. Bourdieu que « la pratique n'est pas mécaniquement déterminée par les conditions de la pratique ». Les relations, variables, entre les structures objectives et les dispositions culturelles rendent raison de l'autonomie relative de l'économie des pratiques, selon les trajectoires sociales et biographiques. En effet, en fonction des dispositions culturelles acquises par héritage familial et / ou par transmission scolaire, en fonction plus généralement du capital culturel incorporé sous forme d'habitus, un même environnement induit des conduites culturelles différentes. L'offre culturelle n'a pas le même sens culturel pour tout le monde, selon le système de pratiques de référence et les rapports de domination. Il convient donc de parler plutôt « d'espaces de potentialités d'accès » et d'envisager quatre scénarios types (50).

III.1. Les quatre scénarios types

1 — La distance spatiale se double d'une distance culturelle. La faiblesse des pratiques de lecture de livres en banlieue ouvrière, parmi les populations rurales ou encore chez les élèves de lycée professionnel longtemps privés de centres de documentation et d'information est à mettre en rapport avec ce cumul dissuasif.

2 — La distance spatiale se combine avec une proximité culturelle affichée. Le rapprochement de l'offre produit des effets incitatifs réels ; c'est massivement le cas des classes moyennes dont la « bonne volonté culturelle » est très sensible aux conditions dynamisantes de l'offre (abonnement, vente par correspondance, classiques en livres de poche facilement accessibles, etc.).

3 — La proximité spatiale va de pair avec la proximité culturelle, privilège des privilégiés culturels chez qui la fréquentation des lieux de culture est « naturelle », pour qui la nature culturelle des pratiques va de soi, sans effort apparent ni tension.

4 — La proximité spatiale s'accompagne d'une distance culturelle plus ou moins grande. Toute abolition brutale de la distance physique a lieu d'être vécue comme un « coup de force symbolique » et de provoquer, ne serait-ce que par réaction identitaire, une radicalisation des partis pris culturels.

Un militantisme intempestif a pu, par exemple, trouver judicieux de tenter une lecture de poèmes d'avant-garde dans un Centre social populaire ou de donner un concert de musique concrète dans une cité HLM. Ces « animations » culturelles ont été vécues par les habitants comme une intolérable intrusion sur « un marché franc » qui (se) vivait à l'écart et à l'abri de l'imposition de légitimité culturelle (51).

Cette violence symbolique est donc non seulement blessante mais encore, inutile. Elle ne se donne pas les moyens d'accompagner les personnes jusqu'au bout de leur logique culturelle, en construction chez les apprentis-lecteurs.

(50) Id. *ibid.*, p. 162.

(51) Voir plus particulièrement M. Pinçon-Charlot, *op. cit.*, « Des dispositions aux pratiques : le poids des conditions locales », pp. 161-208.

Chez nos élèves cette dynamique est conflictuelle : elle ne procède pas par restructuration harmonieusement spiralée — chez « l'héritier » le champ lectural se complexifie et s'enrichit progressivement, les compétences se capitalisent, les performances s'affinent toujours plus — mais selon un processus culturel « coûteux » de dé-construction / re-construction incessantes des pratiques et des représentations.

S'il est exact que les faibles lecteurs ont une pratique non spontanément planifiée, non systématique, consultative, ponctuelle et partielle de genres et d'auteurs non légitimés et qu'ils suivent des circuits limités et routiniers d'achat et d'échange de livres (52), tout processus acculturatif induit des gains et des pertes, des profits et des défis symboliques. Lire dans un milieu qui ne valorise pas ou pas vraiment la lecture peut être vécu à la fois comme une tension jubilatoire par le transfuge culturel en trajectoire ascendante et comme une douloureuse coupure d'avec la socialité et la sociabilité du groupe d'appartenance de référence.

Il est utopique et vain de chercher à court-circuiter le temps nécessaire aux accommodations et intégrations culturelles ; les récits des autodidactes et nos propres observations nous autorisent même à parler d'un véritable travail de deuil culturel. La diffusion et la banalisation d'une pratique ne peuvent être que modérées et modulées, attentives (voire attentionnées) aux contextes culturels d'appropriation, loin de tout forcing techniciste.

Ces considérations de sociologie culturelle nous amènent à une deuxième série d'explications concernant les « sorties bouquinistes », en insistant plus cette fois sur la démarche (pourquoi des « bouquinistes » ?) que sur la marche (déplacement jusqu'au centre de la grande ville).

On sait que les forts lecteurs se définissent aussi par les lieux de vente très diversifiés dans lesquels ils achètent des livres (librairies le plus souvent, mais aussi kiosques de gare, librairies-journaux, grands magasins, etc.) (53). À l'inverse, les petits lecteurs ont une « mobilité » bien moins grande « quant au choix des canaux de distribution » (54). Il semble donc indispensable que l'enseignant connaisse les lieux d'approvisionnement de ses élèves (ce qu'ils trouvent et ce qu'ils ne trouvent pas, sur le marché du samedi, à la foire occasionnelle aux livres du petit *Casino*, près du collège, sur les quelques rayonnages de la Presse, éventuellement à *Carrefour*) et cherche à pluraliser leurs itinéraires d'accès aux livres. En effet, l'usage exclusif des circuits scolaires ou de quartier enferme dans un champ lectural très marqué culturellement et peut-être trop balisé, qui prépare mal, au-delà de la scolarité proprement dite, à affronter le marché du livre et renforce la perception routinièrement sélective de l'offre.

Mais d'un autre côté l'accès direct aux librairies est problématique dans la mesure où « l'éclectisme, la variété des choix dans un même genre, le mode de classement des ouvrages », l'agencement en général est conçu « par des lettrés, pour des lettrés » (55).

Entre le repli sur sa « réserve » et l'immersion brutale dans un « domaine réservé », les bouquinistes sont de bons intermédiaires culturels.

(52) J. Bahloul, op. cit., p. 92.

(53) *Pratiques culturelles des Français*, op. cit., pp. 78-79 (résultats statistiques) et pp. 292-293 (questionnaire).

(54) « Librairie », op. cit.

(55) N. Robine, op. cit., p. 124.

III.2. Des lieux intermédiaires

Le champ de l'offre lectorale, comme celui de la production, se structure selon un rapport de complémentarité et d'opposition autour de deux pôles, l'un tendanciellement caractérisé par la recherche de capital symbolique, l'autre de capital économique (56). Les bouquineries n'échappent pas à cette double structuration mais celles que nous choisissons de fréquenter apparaissent comme des « formations de compromis » où les tendances antagonistes s'euphémisent. Aussi éloignées de la librairie ancienne ou spécialisée que de la vente des livres au kilo dans les hypermarchés, ces bouquineries sont des lieux où nos élèves peuvent échapper à la confrontation paralysante avec l'élitisme lettré comme au confinement dans le misérabilisme culturel. Ces lieux « intermédiaires » permettent à la fois, comme on va voir, de prendre en compte des éléments de la culture spontanée des élèves tout en les initiant à une maîtrise de codes, de comportements et de lieux culturels qui leur sont étrangers.

Les boutiques d'anciens ou d'occasion « haut de gamme » ou « haute bibliophilie » sont toutes situées au centre-ville, proches des institutions culturelles les plus légitimes, comparables en cela aux librairies classiques ou modernes ; les bouquineries que nous fréquentons sont, elles, parfois, très légèrement décentrées : l'apprentissage de la ville n'en est que plus complet.

La structure du fonds est, par contre, carrément ambivalente : voisinent sur des présentoirs différents mais dans un même espace, les tourniquets d'*Harlequin* et les rayonnages de livres historiques régionaux et savants. Dans les bacs extérieurs, les catégories se mêlent, tel ouvrage de Jakobson côtoie des S.A.S. Les critères traditionnels de légitimité sont occultés par des considérations marchandes (le casier des livres à 8 F par exemple) et de toute manière le brassage des bouquins par la clientèle curieuse rend tout classement labile.

Comme dans la hotte du colporteur, il arrive que certains bouquinistes proposent des livres variés mais aussi des vieilles cartes postales, des disques d'hier, des revues de pêche, des autographes du XIX^e siècle, des affiches modern'style ou des gravures de petits romantiques et des images d'Epinal.

L'assortiment combine des genres à faible diffusion, à rotation lente et à profit différé et d'autres à large diffusion, à rotation rapide et à rentabilisation immédiate. Comme l'écrit Louis Lanoizelée dans ses *Souvenirs d'un bouquiniste des quais de Paris*, « sur cent bouquins achetés, une dizaine, sortant du commun, partiront à un bon prix. Une vingtaine se vendront facilement. Une trentaine se liquideront peu à peu. Et le restant sera vendu à bas prix, ou restera dans les boîtes [...] » (57).

Selon que la bouquinerie vise un public assez large ou cherche plutôt à maintenir ou acquérir un certain prestige culturel, les techniques de vente (tourniquets, présentoirs, tables d'exposition...) et les stratégies plus ostensiblement publicitaires (signalisation des prix très soulignée, carte de fidélité, campagne promotionnelle, etc.) seront de mise, avec parfois des dispositifs ambigus ou ambivalents : la mention discrète du prix au crayon, n'exclura pas forcément une profusion un peu mercantile de livres en vitrine, et l'honnête bouquiniste appellera pompeusement « varia » un aimable désordre...

(56) Sur le « double champ » voir évidemment les travaux de P. Bourdieu et l'article de présentation de Y. Reuter, *Pratiques*, N° 32, décembre 1981, pp. 5-29.

(57) L. Lanoizelée, *Souvenirs d'un bouquiniste de Paris*, L'Age d'Homme, Paris, 1961, p. 29.

III.3. Une insécurité culturelle minorée

Comme à l'étalage de la petite épicerie du quartier le marchand offre ses fruits et ses légumes aux regards du client, le bouquiniste installe sur le trottoir ses casiers à livres, à tout public. Les bouquins, sortis du magasin, participent ainsi à la vie quotidienne de la ville, discrète invite que le passant peut ignorer sans façon ou à laquelle il peut répondre avec plus ou moins d'intérêt. Cette liberté d'indifférence facilite la rencontre avec le livre, le lecteur inexpérimenté n'a pas à faire le premier pas...

Imaginons que notre bouquineur ait... franchi le pas, de toute manière le contexte d'achat ne saurait être, au moins dans la représentation que l'on s'en fait généralement, aussi contraignant que dans une librairie. En effet, le caractère aléatoire de l'approvisionnement et l'aspect souvent « ouvert » de la recherche expliquent et banalisent les sorties bredouilles. A la limite, c'est même un gage d'identité et de compétence culturelles, car aller en bouquinade suppose que l'on sache comparer, attendre, ajuster des investissements financiers et culturels, dans un compromis très personnel ou discuté par le groupe. Pareillement, l'achat d'un livre de para-littérature ou d'un *Que Sais-Je ?* sur *Les Bibliothèques* peut s'autoriser de bonnes et multiples raisons (bonne affaire, pièce d'une collection, pure curiosité intellectuelle, etc.). Comme chez l'amateur de bouquins, le rythme trimestriel des sorties crée une mémoire, laisse des traces, facilite la familiarisation, développe des habitudes, construit des aptitudes, engendre des attitudes. Cet investissement de la personne est la condition d'un travail d'assimilation et d'incorporation de pratiques culturelles nouvelles. Il s'agit de substituer des pratiques de lecteur au discours célébrant sur les œuvres, et pour ce faire d'initier les élèves à des lieux du livre dont le symbolisme ne les renvoie pas à leur indignité culturelle et ne renforce pas leur sentiment d'exclusion.

En effet, dans l'univers sacralisé et ésotérique de la culture légitime, tout concourt à enfermer dans la gêne et le malaise culturels ceux qui n'ont pas un rapport cultivé, voire distingué, à l'offre. Contrairement à la librairie classique régie par des principes vénérables qui déconcertent le profane (distance révérentielle aux livres, silence quasi religieux qui s'impose et en impose, ascétisme puritain des équipements, refus systématique de toute didactique, solennité du cadre et du décor(um), parcours réglés voire ritualisés, intérêt désintéressé aux œuvres), l'atmosphère culturelle des bouquinerie fréquentées est plus proche des pratiques quotidiennes.

Très souvent le libre accès (livre-accès) est important, parfois un fond sonore musical autorise les conversations à haute voix, les spots et les couleurs vives mettent en valeur les connotations modernistes du cadre. Un bric-à-brac un peu farfouille induit des explorations sans ordre et le rapport intéressé à des livres dont la valeur vénale est exhibée diminue le sentiment de dépaysement et de déplacement culturels, favorise le développement de comportements plus (r)assurés (58). Cet univers plus prosaïque a aussi un côté un peu artisanal. Dans son arrière-boutique, le bouquiniste bricole : colle, ciseaux, cire, papier transparent, bref, il retape les bouquins pour leur donner une seconde jeunesse. Il se prête aussi volontiers à des échanges conviviaux autour de son histoire et

(58) Sur ces notions de rapports culturels objectivés dans des objets symboliques lire P. Bourdieu et A. Darbel, *L'amour de l'art*, Editions de Minuit, 1969, notamment pp. 85-86 et pp. 165-166.

de celle des livres qui arrivent dans ses boîtes. Le dialogue est d'autant plus intéressant que, métier oblige, sa culture est assez étendue. Ces propos personnalisés alimentent le questionnement des élèves intrigués par ces livres qui ont déjà un passé de lecteur(s) et donc la caution d'un lectorat plus ou moins anonyme. En effet, sur certains exemplaires se lit encore le nom griffonné d'un précédent propriétaire. Ces ex-libris improvisés, peu normalisés, introduisent à un imaginaire socialisé des lecteurs et des lectures possibles, inscrivent l'objet à lire dans une dynamique affective.

La fréquentation en groupe des bouquinistes évite deux écueils. On n'abandonne pas l'individu isolé dans un univers déconcertant (« Pour la semaine prochaine vous achèterez *Quatre vingt treize* de Victor Hugo ; j'en ai vu chez Flammarion », « rassure » le professeur...). On ne se contente pas non plus d'un vague passage « guidé » de la classe entière qui limite les interactions culturelles. Non seulement le petit groupe est un moyen de conjurer le sentiment d'éventuel désarroi mais aussi il permet de discuter, entre pairs, de ses choix, de ses trouvailles et de solliciter le « médiateur » qui, dans ces conditions, peut pleinement travailler à préciser ou à élargir la demande. Ajoutons que les prix avantageux affichés par les bouquinistes rappellent les soldes commerciaux et que l'hypothèque qui pèse sur les petits budgets des lecteurs peu informés (« C'est cher et je ne suis pas sûr que ça me plaira ») est contournée. De toute façon l'effort financier est médiocre ou du moins dans la gamme du possible, et la revente toujours envisageable (59) ! Loin des effets massifs d'imposition symbolique où la lecture est l'objet d'une assignation statutaire (devoir du lettré, exercice de l'élève), lire, dans ces conditions, devient synonyme aussi de « bonne affaire ». Tôt ou tard d'ailleurs, les élèves sont amenés à marchander, c'est-à-dire à mettre en œuvre des savoir-faire « populaires » tout en argumentant sur des sujets culturels. Cette relation marchande et savante au livre se double d'une gratification relationnelle lorsque le bouquiniste consent un rabais ou offre un petit cadeau.

III.4. Des stratégies différenciées d'appropriation

Les lieux institutionnels de l'offre requièrent encore trop souvent une sélection « pointue » de livres classés selon des principes qui ne correspondent à aucune stratégie de lecture (60). En bouquinerie, la juxtaposition de plusieurs systèmes ou tout simplement leur absence apparente légitiment les questions et le recours au vendeur ne trahit pas forcément l'incompétence. La fonction symbolique de ce « droit d'ignorer », de ce « droit d'être là en ignorant », du « droit des " ignorants " à être là » est capitale (61).

Il en va tout autrement des grandes librairies comme la FNAC où les repères culturels sont nécessaires pour polariser un espace conçu pour une libre circulation voire une dérive à vivre dans l'euphorie de l'abondance. Loin de pro-

(59) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., p. 87. Sur « l'économie » culturelle des achats stéréotypés comme garantie d'un rapport qualité-prix sans (mauvaise) surprise, dans le lectorat populaire, voir A.-M. Thiesse, « Mutations et permanence dans l'univers culturel populaire : le cas de la lecture à la Belle-Epoque », in *Annales ESC*, 1984, 1.

(60) N. Robine, op. cit. et « Les obstacles à la fréquentation des bibliothèques chez les jeunes travailleurs », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Ministère de la Culture, DLL, 1986, pp. 28-32.

(61) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., p. 85.

fiter du libre parcours et du libre service, ces dispositifs peuvent être vécus comme une épreuve plus que comme un jeu : les trajets deviennent stéréotypés, répétitifs, balisés une fois pour toutes (62). En outre, capter l'attention d'un vendeur toujours « débordé » suppose une compétence communicationnelle affirmée ; et phénomène inverse mais complémentaire, la question rituelle du petit libraire — « Que puis-je pour votre service ? » — a toute chance d'être vécue comme coercitive et déstabilisante.

Par contre, ce qu'il faut bien appeler « la structure de l'offre en bouquinerie » correspond — c'est décisif — à la démarche de la très grande majorité de lecteurs qui, même en bibliothèque », vont en quête de livres sur des thèmes assez larges à mi-chemin entre les disciplines (objets de la classification) et les sujets (indexés dans le catalogue par matière) (63).

De plus, cette démarche éloigne du technicisme des conduites souvent hyper-rationalisées d'accès, au CDI par exemple, qui méconnaissent que toute appropriation matérielle se double nécessairement d'une appropriation culturelle et symbolique. Les lois de la diffusion culturelle sont têtues... comme des rites : « Une technique peut être parfaitement apprise ou comprise puis comme oubliée parce que les conditions de l'actualisation de cette technique ne sont pas données et parce qu'elle ne s'intègre pas dans tout le système d'attitudes et d'habitudes qui seules pourraient lui donner un fondement et une signification » (64), un sens culturel.

Nous essayons précisément de montrer quelle re-contextualisation et quelle ré-organisation permet l'inscription de ce travail dans un projet culturel d'apprentissage qui est en même temps un projet d'apprentissage culturel. La recherche documentaire est toujours un peu dénaturée lorsqu'elle est conçue comme une opération claire et fonctionnelle de pure instrumentalité et non comme une démarche exploratoire, un effort productif proche finalement de ce que Freud appelle l'attention flottante. Bien sûr on peut faire des découvertes en feuilletant les catalogues ou en consultant les fichiers mais il n'y a rien de plus gratifiant (de plus éducatif, au sens plein du terme) que « d'explorer des rayons où se trouvent par exemple rassemblés tous les livres sur un sujet donné [...] et de trouver à côté du livre qu'on était allé chercher un autre livre qu'on ne cherchait pas et qui se révèle être fondamental. La fonction idéale d'une bibliothèque est donc un peu semblable à celle du bouquiniste chez qui on fait des trouvailles » (65).

De fait dans les bouquinerie, plusieurs techniques de l'appropriation de l'espace peuvent être opérationnelles : la plus fréquente chez un public d'auto-didactes ou chez les jeunes lecteurs consiste en un élargissement progressif du champ d'investigation. Cette « technique de l'épuisette » permet un balayage systématique, dans un flot indifférencié, à partir d'un point d'accrochage précis. Les élites culturelles traditionnelles suivent la démarche inverse : « partant d'une

(62) Sur les phénomènes de choix embarrassé et d'embarras du choix, voir N. Heinrich, in *Sociologie de l'art*, La Documentation Française, 1986, pp. 267-278 et J.-F. Barbier-Bouvet et M. Poulain, *Publics à l'œuvre*, La Documentation Française, BPI, Centre G. Pompidou, pp. 107-124. Voir aussi P. Parmentier, « Les rayons de la bibliothèque ou comment faire son miel » (c.r. de sa thèse), in *Bulletin des Bibliothèques de France*, (BBF), tome 30, N° 1, 1985 et A. Dujol « Le clair et l'obscur : perception et usages de la classification par le public de la BPI », Paris, BPI, 1985 (c.r. in *BBF*, XXXI, 3, 1986, pp. 232-237).

(63) R. Roy, « Limites de l'utilisation des classifications en lecture publique », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, pp. 39-43 et du même « Classer par centres d'intérêt », *BBF*, XXXI, 3, 1986, pp. 225-231.

(64) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., p. 153.

(65) U. Eco, *De bibliotheca*, L'Echoppe, 1986, p. 22.

culture générale, elles procèdent par spécialisation progressive », leurs informations et connaissances acquises s'organisant selon « une structure réticulaire » (66).

En déambulant de présentoirs en tourniquets, de rayonnages en boîtes, le lecteur déambule dans la connaissance et l'imaginaire. Trajets, stationnements, évitements, manipulations, hésitations deviennent autant d'indicateurs objectivés et observables d'une progression perceptive et de la construction d'un choix. Une première observation de type ethnographique, centrée sur la personne, consisterait tout simplement à la suivre pendant toute sa visite et à relever son comportement selon un système de repérage préétabli. Le suivi aurait pour effet de (lui) montrer la logique culturelle spécifique de la progression. La seconde approche, centrée sur le lieu et non plus sur la personne, consisterait à relever depuis un endroit précis le comportement de tous ceux qui passent sur une certaine portion d'espace (« cône de surveillance »). Ce type d'observation permet d'évaluer les effets propres d'un dispositif, le point fixe faisant apparaître les variations des pratiques d'individus différents confrontés à une sollicitation identique (67).

D'autres pratiques de l'espace peuvent être formalisées à partir d'un plan de la bouquinerie par un observateur qui rendra compte au groupe des différents types de trajets ou « styles » culturels d'appropriation.

Les schémas peuvent faire l'objet d'une discussion sur le rendement ou la pertinence des cheminements en fonction des projets personnels et des consignes de travail ; les schémas guident aussi le professeur-médiateur dans la régulation de ses interventions pédagogiques qui visent à aider l'élève à pluraliser ses stratégies.

En effet, la bouquinerie n'imposant pas un ordre contraignant (logique, thématique, économique, etc.) de visite, chaque client construit nécessairement un parcours qui, tout bien considéré, manifeste et compose un rapport négocié à l'offre lectorale, peut-être même à la culture en général.

La docilité passive, strictement réceptive de la « fourmi » (linéarité du parcours, arrêt systématique, proximité maximale à l'offre, etc.) trahit une volonté de bien faire quelque peu scolaire dans son manque d'initiative et pour tout dire sa soumission culturelle.

Le « papillon », lui, est plus focalisé, plus sélectif, plus interactif en un mot : il semble planifier davantage son itinéraire en fonction d'attentes culturelles mieux assumées sinon mieux maîtrisées.

La négociation appropriative du « poisson » renvoie sans doute à ces stratégies de compromis culturel qui prennent de la distance en se contentant d'une vue d'ensemble, circulaire et prompte ; comme dans une lecture de survol, on pourra toujours (se) dire qu'on sait de quoi il s'agit...

La latéralisation enfin est encore plus manifeste chez la « sauterelle » qui

(66) M. Gault, « Eléments pour une approche sociologique de la lecture : médiathèques et médiateurs : vers une nouvelle culture, vers un nouveau type de lecteur », pp. 16-18, in *L'Avenir du Livre*, partie II, *Etudes sur le livre et la lecture*, N° 9, UNESCO, 1982.

(67) J.-F. Barbier-Bouvet, « La fin et les moyens : méthodologies des enquêtes sur la lecture », in *Pour une sociologie...*, pp. 225-227.

procède par pulsions ou impulsions, dans l'aisance d'un rapport désinvolte et subjectif, en « libre » rupture avec l'offre (68).

La bouquinerie, comparable en cela au bazar comme aux dispositifs muséaux les plus étudiés, joue de fait sur une dialectique de la différence et une dialectique de la dissimulation très incitatives, toutes deux.

La discontinuité et l'hétérogénéité de l'offre (couleurs, formats, prix, valeurs culturelles, état matériel, etc.) créent souvent un « courant d'attention particulier » : de même des livres exposés à la vente mais partiellement masqués comme plus ou moins dérobés au regard, invitent à une « démarche de vérification », à une attention renouvelée et prolongée (69).

On peut enfin travailler sur « l'imaginaire de l'espace » en demandant à l'élève de dessiner, après coup, le plan de la bouquinerie et de (re)tracer l'itinéraire qu'il a suivi. Les points d'accroche et les zones ignorées ou évitées sont alors spectaculairement concrétisées.

Cette « sociosémiotique de la réception » (70) encore balbutiante et sommaire, dans son bestiaire même, a déjà l'intérêt majeur de situer non seulement les actes de lecture mais aussi les actes de lecteurs à la conjonction de dispositions culturelles et d'opérations cognitives. Le lecteur, acteur textuel, « braconne » (71) dans les livres certes, mais acteur culturel, il « braconne » aussi les livres. Du moins, quand le forcing productiviste et les dispositifs d'accès lui en laissent le temps et la liberté.

III.5. Implication culturelle et négociation symbolique

Bien souvent les élèves n'achètent pas eux-mêmes leurs livres ou bien la seule occasion qu'ils aient d'entrer dans une librairie, c'est pour des achats scolairement contraignants (72).

Par contre, dans le projet « bouquiniste », il y a une liberté relative et personnalisée de choix : « Regardez, Madame, ce que j'ai trouvé ! ». Nicole Robine a établi combien est grande « l'incapacité ou la difficulté de choisir un livre dans une librairie ou dans une bibliothèque [...], la crainte de se trouver dans un lieu où l'on ne se sent pas à parité culturelle avec les autres clients, le vendeur, le bibliothécaire » (73). Ces analyses permettent de comprendre pourquoi les non-lettrés recourent si facilement à l'achat par correspondance, courtage ou catalogue (74). *France-Loisirs*, par exemple, simule plus qu'il ne stimule l'acquisition personnelle. Dans la bouquinerie au contraire le contact visuel, tactile, direct, favorise la prise en main du livre et la nécessité du choix personnel, responsable, encourage les premières lectures de reconnaissance : on jette un coup d'œil, on

(68) E. Veron et M. Levasseur, *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps, le sens*, BPI, Centre G. Pompidou, 1983. Consulter aussi les travaux de M. Naffrechoux : *Faits et gestes de la lecture à la BPI*, 1987, 220 p., document ronéoté ; *Lire, enquête sur la pluralité des mondes de la lecture*, thèse de 3^e cycle, Paris VIII, 1987 (résumé in *BBF*, « Des lecteurs qui s'ignorent : les formes populaires de la lecture », tome 32, N° 5, 1987, pp. 404-419).

(69) Id. *ibid.*, pp. 14-15.

(70) Id. *ibid.*, Conclusions, pp. 133-143. Sur le cheminement conflictuel, complexe et complexé du lecteur en librairie, on pourra lire avec les élèves la version romanesque d'Italo Calvino « Si par une nuit d'hiver, un voyageur », coll. *Points*, pp. 9 et suiv. D'ailleurs le roman, dans son entier, d'une manière aussi fine que plaisante, touche aux multiples facettes des pratiques de lecteurs et de lectures.

(71) M. de Certeau, « Lire, un braconnage », in *L'invention du quotidien*, tome I, chap. XII. Voir aussi P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Ed. de Minuit, 1980, pp. 155-190 (« La logique de la pratique », « L'action du temps »).

(72) N. Robine, *Les jeunes travailleurs...*, p. 100.

(73) Id., *ibid.*, p. 112.

(74) Id., *ibid.*, p. 114.

feuillette, on brouille, on repère, on compare, on survole, on se « plonge » un instant dans une page, on passe ou... réflexion faite, on achète.

Cette forme d'achat, pesé (budget) et pensé (lisibilité) développe le sens critique du jeune lecteur, travaille l'incorporation du capital culturel alors que l'achat du livre par correspondance « résulte de l'exclusion de celui-ci du rapport volontaire à la lecture » (75). Cette démarche est fondamentale si l'on admet que la lecture est tout autant l'objet à lire que l'objet lu (et que dans la réalité l'un mène à l'autre).

Mais si l'objectif des « sorties-bouquinistes » est bien de développer des aptitudes durables à s'approprier des moyens matériels et symboliques d'appropriation, cette démarche acculturante n'a pas le même sens pour tout le monde. Les sorties sont bipolarisées : les élèves les moins intégrés dans l'école peuvent se centrer plutôt sur le pôle ludique ou communicationnel, ceux engagés dans une carrière plus scolaire, sur des buts didactiques et culturels (76). En effet, « c'est dans le rythme et secondairement dans l'étendue du changement culturel que résident les différences essentielles entre l'acculturation et la déculturation » (77). Il faut éviter les méfaits de l'interventionnisme culturel qui ne laisse pas de place aux « transactions culturelles et bloque les gens entre une culture originaire abolie et une culture scolaire qu'on a assez fréquentée pour savoir tout ce qu'il ne faut pas dire et faire, sans avoir plus rien d'autre à dire et faire » (78). Il faut que puissent jouer les « actions régulatrices et les réactions adaptatives », que puissent s'accomplir « emprunts ou rejets sélectifs et réinterprétation assimilatrice de traits adoptés » (79). Aussi, loin de se désoler naïvement que certains élèves s'attardent au *Mac Do* ou investissent plus d'argent personnel dans l'achat de petits pains que de livres, il faut y voir les signes d'un processus de compromis « compensatoire ». La lecture exige et suppose la constitution d'un capital culturel incorporé ; cette incorporation requiert l'insertion systématique (familiale et / ou scolaire) dans un monde de personnes, de pratiques, de savoirs, d'objets, de valeurs et de représentations pour s'organiser en habitus lectoral. Aussi peut-on dire que la fréquentation pluri-annuelle et active des lieux du livre est constitutive des pratiques de lecture en tant qu'apprentissage (méthodiquement construit) et anticipation (culturellement programmée).

Cette articulation livre-lecteur-lecture se lit d'ailleurs dans le vocabulaire même de notre sujet. « Bouquiner » n'est-ce pas à la fois « fréquenter les bouquinistes, rechercher les livres chez les libraires et les bouquinistes » et « lire (pour son plaisir ou de manière continue) » (80) ? Le « bouquineur » n'est-il pas « celui qui fouille les étalages des librairies et des bouquinistes » et aussi « celui qui aime à lire » (81) ? Et le mot « bouquiniste » ne désigne-t-il pas enfin « celui qui achète » et « celui qui vend », comme nous allons voir ? (82).

(75) J. Bahloul, op. cit., p. 47.

(76) On retrouve les mêmes motivations « bipolarisées » dans la fréquentation des bibliothèques par les enfants : voir J. Eidelman, M.-C. Habib et R. Sirota, *Balade en bibliothèque pour les lecteurs en herbe*, BPI, Centre G. Pompidou, 1985, pp. 51-64 (cité in *BBF*, « Des petits rats de bibliothèque », tome 32, N° 5, 1987, pp. 420-429).

(77) P. Bourdieu et A. Sayad, *Le déracinement*, Editions de Minuit, 1964, p. 34.

(78) P. Bourdieu, *La lecture : une pratique culturelle* (dialogue avec R. Chartier), in *Pratiques de la lecture* (sous la direction de R. Chartier), Rivages, 1985, p. 228.

(79) P. Bourdieu et A. Sayad, op. cit., p. 30.

(80) Littré.

(81) Ibid.

(82) Précieux « addâd » (un même mot qui a deux sens absolument contraires, fréquent dans le vocabulaire arabe) dont Ch. Nodier avait noté l'existence.

LES KIOSQUES

Si les élèves sont médiés culturellement chez les bouquinistes, lieux culturels intermédiaires, ils sont à leur tour médiateurs culturels auprès d'un public familier, dans les activités-kiosques.

I. LES ACTIVITÉS EN CLASSE

Au retour de chez les bouquinistes, la classe se trouve à la tête d'une trentaine de livres qu'il faut alors investiguer pour la tenue des kiosques futurs. Dans un premier temps chaque élève choisit un volume ou deux qu'il prendra en charge. Équitablement pourvus, comment nos jeunes acheteurs passés maintenant au statut de jeunes lecteurs vont-ils s'approprier intellectuellement l'exemplaire qui est en leur possession ?

Il faut rompre avec l'activité de la lecture suivie traditionnelle — répondre à des questions, un peu toujours les mêmes et posées par d'autres — et commencer par inverser l'ordre de la problématique. S'il est nécessaire de bien connaître le livre pour (pouvoir) mieux le vendre, il est tout aussi nécessaire de se construire un questionnement qui permette une approche du livre en rapport avec le projet établi par la classe.

I.1. Informer

Prenons le cas, déjà cité, de la classe de 3^e qui a choisi de travailler sur les livres « au programme ». Comme il s'agit de leur dernière année au collège, les élèves se sont interrogés sur les lectures qui seraient considérées comme déjà « capitalisées » par les professeurs de lycée. De là, un programme d'achat établi en fonction de divers documents officiels ou « para-officiels ». Les livres dans la classe, il a fallu les « traiter ». L'idée de faire une sorte de brochure donnant des informations sur chacun des livres prend forme. On lit alors, en rédacteur, quelques-uns des catalogues qu'offrent gracieusement les libraires et certains bouquinistes. Médiateur entre le livre et son client-lecteur, le catalogue est un vrai intermédiaire lectural. Petits « méta-livres », les plus intéressants donnent des informations (biographies rapides des auteurs, titre, format, prix...), utilisent des types de texte variés, offrent l'exemple d'un dispositif de mise en page (choix prioritaire du titre ou du nom de l'auteur, ordre alphabétique, choix des caractères, choix des illustrations, photo de l'auteur, reproduction en réduction de la 1^{ère} de couverture...), classent selon des critères génériques et culturels ou en fonction des publics visés. Après lectures et comparaisons, la formule adoptée est celle d'un maxi-catalogue très facile à manipuler où les informations seront présentées selon le modèle standard de la figure 1, qui n'exclut pas les variantes et mises en valeur très personnalisées.

Les objectifs de ce travail sont multiples : réduire l'opacité culturelle de l'objet-livre, faire comprendre comment et pourquoi un livre signifie déjà dans son organisation matérielle et dans son paratexte, approfondir la problématique de la production économique et culturelle, acquérir des savoirs et des savoir-faire pour mieux acheter (et vendre !) (83). La réalisation de ce plan de référence organisé autour de quatre points nécessite la mise en place de différentes

(83) Sur l'objet-livre, voir Y. Reuter, *Pratiques*, N° 32, pp. 105-113 et *Pratiques* N° 48 sur « La 4^e de couverture »



Figure 1.

séquences d'apprentissage. Tout d'abord les élèves « tournent » en quelque sorte « autour » de l'objet, sans véritablement prendre connaissance de son contenu. Il ne s'agit pas simplement de repérer des signes que l'on a appris à déchiffrer chez les bouquinistes, mais de se les approprier pour les transmettre à d'autres, les acheteurs, et faciliter ainsi leur accès au livre « à vendre ». Ainsi, prenant les mesures des livres pour déterminer leur format, des élèves découvrent que les éditions *10/18* doivent leur nom aux dimensions du volume. La mention « texte intégral » permet de parler des adaptations, des réécritures pour jeunes publics ou bibliothèques des familles, des coupures purement économiques ou des censures clairement idéologiques. La distinction édition / collection amène à s'intéresser aux grandes maisons éditoriales, à leur importance sur le marché ; un nombre assez important d'ouvrages appartenant aux collections *Folio* et *Folio Junior*, nous avons recherché celles que gère la maison Gallimard. Leur multiplicité et leur éclectisme n'ont pas manqué de surprendre les élèves.

Le deuxième moment du travail porte sur l'énoncé biographique. Chaque scripteur doit rédiger un texte court mais suffisamment précis pour qu'il reste informatif et évocateur. On recourt aux biographies existantes qui peuvent apporter à la fois des renseignements et des modèles d'écriture. Les biographies qui constituent la matière même d'un ouvrage sont bien sûr trop longues. Par contre l'on retiendra les dictionnaires des noms propres, le *Dictionnaire des Auteurs* de

Laffont et Bompiani, certains catalogues (celui de l'Ecole des loisirs par exemple), certaines parutions destinées aux enseignants (Dossier de l'enseignant, Hachette jeunesse) qui proposent des présentations de livre et des biographies succinctes.

C'est cette dernière source qui va être utilisée : les textes sont courts et leur caractère informatif souligné. Une photocopie est soumise au décryptage de la classe afin qu'elle se construise ses propres critères d'écriture. La confrontation de biographies différentes voire contradictoires sur certains points, élargit la réflexion aux problèmes des auteurs d'ouvrages pratiques ou techniques, aux auteurs de deuxième ordre ou de paralittérature qui ne figurent pas dans les dictionnaires. L'idéologie de l'écriture et la structuration du champ littéraire rendent compte de ces exclusions (84). Ecriture et réécritures du texte biographique constituent une autre approche du livre qui n'a pas encore sollicité son contenu fictionnel. La réalisation d'un résumé amène cette fois, nécessairement, à ouvrir le livre, à le feuilleter, à le lire. Bien entendu cette lecture ne s'organise pas comme celle d'un guide touristique ou d'un documentaire où les index sont en général des entrées privilégiées et les abréviations des codes à maîtriser prioritairement. On peut lire « son » roman en attaquant d'emblée la première page et en continuant jusqu'à la dernière. On peut aussi « l'apprivoiser » en commençant par la 4^e de couverture et enchaîner ensuite avec la table des matières et les titres des chapitres. On peut procéder par lecture fragmentée : les premiers chapitres, un ou deux chapitres dans le cours du récit, le dernier chapitre. « Recoller » les morceaux du puzzle pour reconstituer la trame fine du récit exigera d'autres lectures intermédiaires. Quoi qu'il en soit, il faut que chacun trouve son parcours et apprenne à connaître « son histoire ».

Le livre lu et relu, quel résumé écrire ? En se reportant aux divers catalogues qui constituent le fonds de documentation, les élèves font une première constatation : les résumés qu'ils y lisent ne ressemblent pas aux résumés qu'ils ont l'habitude de rédiger en classe. En général il leur est demandé en effet de réduire et de reformuler un texte de manière neutre et sans omettre d'informations capitales. Le résumé du catalogue, lui, ne raconte pas bien entendu le roman dans sa totalité ; il peut même mettre en valeur les formes narratives plutôt que les surprises de la fiction. De toute manière, il s'efforce de mettre en place un horizon d'attente, souvent pour un public déterminé (ou qu'il s'ingénie à cibler). Cette amorce de lecture, cette invite, se réduit rarement à une pure information même si un extrait ou une citation peuvent être les bienvenus, comme dans les 4^e de couverture.

Pour écrire ce type de résumé, il va falloir opérer des choix. Va-t-on privilégier narration ou fiction ? Faut-il insister sur l'aspect fragmenté des scènes émotionnellement fortes dans *Poils de Carotte* plutôt que sur les malheurs d'un enfant mal-aimé ? Quels sont les événements de l'histoire à retenir ? Quel est le moment opportun pour suspendre son « compte rendu » ? Il faut se construire une représentation plus précise du lectorat potentiel et, à travers lui, du lecteur qu'on est soi-même. En effet, si ces « bouquins » doivent être vendus aux élèves, le scripteur s'adresse à des lecteurs qui lui ressemblent, qui pourraient être lui... Le dernier problème à régler concerne l'arrêt du texte. Comment écrire une fin « ouverte » qui soit un passage du livre à son lecteur enfin trouvé ? Un

(84) Sur ces problèmes, voir *Pratiques* numéros 32, 50 et 54.

retour sur le « modèle » est nécessaire. On relève trois types possibles de clôture :

- les points de suspension qui appellent à poursuivre le récit commencé : « et l'incorrigible Mlle Beaver, voulant montrer son sac, s'aperçoit qu'elle l'a encore oublié Dieu sait où... »
- l'interrogative qui relance la curiosité du lecteur : « Ces êtres que tout séparait trouveront-ils ensemble le chemin de la vie libre et de la paix ? »
- l'adresse directe au lecteur qui atteste l'intérêt du livre : « Ce n'est pas possible, il en rajoute ! Peut-être, mais vous verrez, il y a des preuves ! »

Quelques exemples de résumés écrits par les élèves illustreront cette phase du travail.

« Philéas Fogg est l'un des membres les plus connus du Reform Club de Londres. Un jour, on y discuta de la grandeur de la Terre. Andrew Stuart affirmait qu'elle était immense, Philéas prétendit pouvoir la parcourir en 80 jours. Tout le monde s'exclama ! Un groupe paria que jamais personne ne pourrait faire le tour du monde en 80 jours. Philéas releva le pari et engagea la moitié de sa fortune. Il partit le soir même avec son serviteur Passe-Partout. Les journaux commentèrent son entreprise. Le détective Fix de Scotland Yard l'accusa d'être un voleur de banque. Que vont faire Philéas et Passe-Partout ? Qui va gagner le pari ? Quelles aventures ne vont pas manquer de vivre nos héros ? L'amour sera-t-il au rendez-vous ? »

Cédric C.

« Des contes, vous en connaissez ? Oui ! Mais que savez-vous de l'histoire du Prince changé en grenouille ; du jeune homme qui ne savait pas frissonner ; du vaillant petit tailleur qui tua sept mouches d'un coup ; des animaux qui désiraient devenir musiciens ; du jeune Prince qui décida de sauver son père avec de l'eau de vie ; de la fille du paysan qui trouvait une solution à toutes les énigmes... »

Salima S.

Le quatrième point de la fiche, l'acheteur et le livre, a fait l'objet d'un travail un peu différent. Les élèves ont décidé de réaliser des affiches publicitaires en jouant sur les titres à la façon de ces publicités *Folio* que l'on trouvait dans les magazines ou à l'arrière des bus. Pour *De guerre lasse* de Sagan, on pouvait lire, par exemple : « L'amour de Sagan s'offre sans résistance. Son prix vous fera rendre les armes, 21 F ». Chacun essaie de faire « parler » son titre. Voici quelques trouvailles bien appréciées :

- « L'homme invisible ! Vous n'en croirez pas vos yeux, son prix passe inaperçu, 10 F »
- « Partez en mer avec Sinbad le marin, la note ne sera pas salée : 12 F ! »
- « Le tour du monde en 80 jours pour 8 F. Au Club Verne, la journée coûte 10 centimes ! »
- « Pour 6 F aujourd'hui on n'a rien de grand... si, le Grand Meaulnes ! »
- « Si vous ne voulez pas être un âne, alors lisez l'*Ane Culotte* à un prix très culotté. 10 F ! »
- « Que diable ! Faites vous plaisir pour la somme de 8 F ! (*La Mare au Diable*)
- « Si vous n'avez jamais lu Zola, découvrez-le sans vous ruiner. 7 F de bonheur ! (*Au bonheur des dames*)
- « Même si aujourd'hui ce n'est pas Vendredi, la vie sauvage à 8 F, c'est donné !
- « Une étrange histoire avec un étrange personnage pour un étrange prix. 7 F ! » (*L'Etranger*)

« Des contes qui ne font pas de grands comptes : 6 F ! (*Le roi grenouille et autres contes*, Grimm).

Chaque livre bénéficie du travail que nous venons de présenter. Les textes (biographie, résumé) sont recopiés sur de grandes feuilles cartonnées, des portraits d'auteurs trouvés dans les manuels scolaires, la photocopie en réduction de la première de couverture servent d'illustration. Un « grand » catalogue-kiosque est ainsi réalisé, un gros ruban rouge relie les pages entre elles.

I.2. Argumenter

En sixième, un autre travail est mené. Il est décidé d'insérer dans les bouquins proposés à la vente une petite lettre à l'acheteur pour l'inciter à se porter acquéreur de l'ouvrage. Il s'agit donc de rédiger un texte argumentatif. Comme précédemment, chaque élève prend un livre en charge et s'engage à le lire. Il va avoir besoin de cerner les caractéristiques dominantes du texte qu'il a choisi pour étayer son argumentation. Mais pour se rendre plus compétent dans l'organisation et l'écriture de ce type de discours, le professeur propose à l'analyse de tous une lettre publicitaire qui semble être un bon exemple de ce que la classe souhaite écrire.

Chère Madame, cher Monsieur,

Certaines personnes qui vont recevoir cette offre exceptionnelle du Mickey Club du Livre ne répondront pas.

Franchement, je ne comprends pas. Cela m'étonne que des parents puissent renoncer à un cadeau — lorsqu'il n'a pour but que de leur faire connaître le seul club de livres destiné aux enfants de 3 à 8 ans.

Alors, j'essaie d'imaginer les raisons qui pourraient vous inciter à refuser 3 beaux livres pour le prix d'un seul — 31,60 F seulement les 3 (plus 9,70 F de frais de port et d'emballage).

Peut-être pensez-vous qu'à un prix aussi avantageux, ce sont probablement des livres de qualité médiocre ?

Absolument pas ! Bien au contraire, comme tous les albums du Mickey Club du Livre, ce sont de très beaux livres pour enfants : des volumes reliés, revêtus d'une solide couverture cartonnée, entièrement illustrés en couleurs des merveilleux dessins de Walt Disney.

Peut-être doutez-vous que votre enfant puisse faire de réels progrès en lecture grâce à ces livres ?

Quel dommage ! Songez que d'éminents pédagogues ont participé à la réalisation des albums du Mickey Club du Livre. Et que tout a été conçu pour que votre enfant éprouve, de lui-même, l'envie de lire les aventures de Mickey et de ses compagnons.

Aussi, sans arrière-pensée, profitez dès aujourd'hui de notre offre exceptionnelle. Postez vite votre Bon d'Examen Gratuit. En toute tranquillité d'esprit.

Très sincèrement,

Bruno LHUILLIER
Directeur de la Vente par
Correspondance

Le prospectus est « décrypté » avec attention. L'en-tête « Chère Madame, Cher Monsieur » est réinvesti par les élèves et l'argumentaire devient « Chère lectrice, Cher Lecteur ». Le rôle des huit paragraphes est bien défini. L'introduction valorise l'objet et pose la thèse. Les paragraphes suivants développent chacun un argument : caractère unique de la proposition, prix exceptionnel, contre-argumentation possible de l'acheteur sur la solidité, qualité indiscutable du pro-

duit, nouvelle contre-argumentation sur l'intérêt pédagogique de l'ouvrage, objet culturel parfaitement conçu. La conclusion pousse à l'achat et reprend la thèse énoncée au début. Une adresse amicale et une signature manuscrite clôturent le texte et situent l'argumentateur. Les types de phrases, les connecteurs (Franchement, Alors, etc.) sont précisément répertoriés. La mise en valeur de certains mots soulignés est rapidement notée. Les élèves, à leur tour, vont écrire leur propre missive.

Chère Lectrice, Cher Lecteur

Vous ne pouvez pas passer devant le kiosque « Bretagne » et manquer cette superbe occasion : « LE CLUB DES CINQ ET LE VIEUX Puits ».

Franchement, je ne comprends pas. Cela m'étonne que vous puissiez passer devant les seuls kiosques de Vénissieux et renoncer à ces merveilleux livres. Et le prix ? J'essaie d'imaginer les raisons qui pourraient vous inciter à refuser cet exemplaire à 8 F que vous payerez 18 F dans une librairie.

Peut-être pensez-vous qu'à un prix aussi avantageux ce sont des livres de qualité médiocre ? Absolument pas ! Bien au contraire, comme dans tous les kiosques, ce sont de très beaux ouvrages pour les enfants et les parents. Admirez surtout les coins neufs, les tranches supérieures et inférieures très propres, le mors pas du tout fendu. N'oublions pas les coiffes qui elles aussi sont impeccables ! Peut-être doutez-vous de l'intérêt de ces bouquins ! Quel dommage ! Songez que d'éminents pédagogues ont lu les clubs des « Cinq » et ont conseillé à beaucoup de lecteurs ces superbes aventures. Vous ne pourrez vous empêcher de vous enthousiasmer avec Mick, Annie, François, Claude et Dago ! Vous partagerez les angoisses et les joies de nos jeunes détectives qui vous entraîneront vers des chemins inattendus. Dans le vieux puits, vous pourrez puiser de grands plaisirs de lecture !

Aussi, sans arrière-pensée, profitez dès aujourd'hui de notre offre exceptionnelle. Achetez vite ce livre en toute tranquillité, nous vous recevrons les bras ouverts.

Amicalement,

(Sana A.)

Dans *Je Bouquine*, autre intermédiaire médiatique, à destination des jeunes, la rubrique mensuelle « Actualités-Bouquins-Coup de Cœur », au look très interactif, convient parfaitement au style argumentatif que des 5^e veulent donner à leur « accroche textuelle » :

Les châteaux de conte de fées, les royaumes enchantés, c'est « bébé » ? Les princes félons et les dragons, c'est « bidon » ? Eh bien non : avec Astrid Lindgren, un des meilleurs écrivains contemporains pour la jeunesse, c'est tout le contraire ! Connaissez-vous beaucoup de garçons qui seraient prêts à braver la mort pour retrouver leur frère aîné ? Charles, dit Biscotin, le plus jeune des deux frères « Cœur-de-Lion », est de ceux-là. Lui le faible, le peureux, celui qu'on disait condamné par sa maladie, est capable de tout pour rejoindre l'étrange royaume de Nanguiyala où a disparu son frère Jonathan. Il trouvera le bonheur, mais la violence et la mort aussi... Où est le rêve, où est la réalité ? Astrid Lindgren ne vous donne pas de clef, c'est à vous de la découvrir : on rit, on pleure, on frémit, on est complètement pris par l'histoire de ces deux frères liés « à la vie à la mort » ! Un « conte » pas comme les autres à lire sans complexes !

Yves interpelle ainsi son public : « *Les histoires de pierre magique ou de faucon guérisseur, c'est bon pour les petits ? Le conteur qui s'embrouille et les sociétés secrètes, c'est du « déjà-vu » ? Eh bien non : avec ce farceur de Boccace et ses réjouissantes histoires, c'est exactement le contraire ! Connaissez-vous beaucoup de jeunes gens qui, comme Nicolo de Cignano [...]* »

I.3. Pasticher

Un troisième ensemble d'activités rédactionnelles, en 4^e cette fois, s'appuie sur les *Exercices de style* de Queneau dont les pastiches sollicitent l'attention des bouquineurs sur le mode plaisant ou humoristique. Ces descriptifs stylistiquement personnalisés construisent des habiletés scripturales et cherchent à entraîner le lecteur dans une démarche complice vers le livre en jouant sur les connivences linguistiques et culturelles.

« *Dictionnaire des blagues* » (Livre de Poche)

Moi je

Moi je vous le dis, ce bouquin, c'est l'meilleur ! Moi je vous garantis que ce livre est en bon état, avec même un index et un avant-propos, sans blague. Enfin, je veux dire, moi j'ai l'habitude d'être clair : 2470 blagues au total, c'est moi qui vous le dis, ça vous fait dans les 1 centime la blague, faut pas rigoler !

Bon, vous pouvez ne pas me croire mais moi je vais vous le dire pourquoi je vous revends ce bouquin : moi, à le lire, j'ai failli mourir de rire, moi ! »

Emeric E.

« *Une cavalière pour l'étalon noir* »

Anglicismes

This book, hein, is for les jeunes men. Il est really very bien. La story is good. Vous ne serez not déçu. Je vous le laisse pour 2 dollars, oh ! excuse me, pour 10 Francs. Don't laissez passer cette offre. His collection is the famous Green Bibliothèque ! And, one another information very important : le titre original is « The Black Stallion and the Girl »

Lamia G.

« *Tristan et Iseult* »

Hésitations

Ce livre, cet ouvrage, ce roman, enfin, je ne sais pas exactement, disons « ce bouquin » est très connu, je crois. Son auteur ? Euh, il est inconnu par contre, en tous cas je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdue... Mais, des aventures, je suis sûre qu'il y en a, ça oui. C'est le principal, non ? Il y a aussi de très belles illustrations de ... je ne sais plus, peut-être ne l'ai-je jamais su d'ailleurs.

De toute manière, il faut acheter Tristan en poche mais pas chat en poche : regardez vous-même, c'est plus sûr ! »

Isabelle T.

« Précisions », « Passé Simple », « Interrogatoire », « Ampoulé », etc. font aussi bien l'affaire.

I.4. Décrire

Une classe de 6^e qui avait travaillé sur la description romanesque complète son approche de ce type de discours en écrivant de petits textes qui insistent sur la qualité matérielle du « bouquin ». Il faut se constituer un stock important de mots spécialisés, savants, techniques, professionnels. Les uns décrivent les lieux de l'objet-livre, les autres signalent l'état matériel des ouvrages (voir la fiche de travail). Ces derniers constituent un vocabulaire de métier de transmission orale dans la corporation. Cette lacune lexicographique oblige à dépouiller des catalogues de bouquinistes de livres d'occasion pour établir la liste des principales expressions (et leurs variantes) qui signalent les avatars matériels du livre.

On peut dire d'un livre qu'il parle d'un sujet, qu'il a un dos, une tête, une

coiffe, des nerfs et qu'on habille sa couverture d'une jaquette. Ces expressions anthropomorphiques, lexicalisées chez les professionnels, sont ludiquement « paroles dégelées » chez les élèves. Les « bulletins de santé » valorisent plaisamment et savamment l'objet à vendre :

*Regardez-moi !
Mes coiffes sont intactes,
Et je n'ai perdu ni la tête ni la queue.
Mes coins ne sont pas écornés,
Mon dos n'est pas brisé...
Malgré mon âge, ma couverture n'est pas défraîchie !
Bien sûr, j'ai quelques rousseurs :
Ça me donne des couleurs !
J'ai subi, hélas, quelques petites déchirures
Mais mon mors est encore bien vivant !
Ma garde blanche ne porte pas de tatouage,
J'ai échappé aux graffiti des petits garnements.
En somme je suis comme neuf.
Achetez-moi
Vous ne vous en mordrez pas les doigts ! »*

Frédéric A.

1.5. Suggestions

Il va de soi que, selon le projet de la classe (en collaboration éventuellement avec des professeurs d'autres disciplines), la gamme des travaux possibles est très variée.

- Travail sur les genres : un projet-kiosque sur la Turquie va amener à établir un regroupement par genre sur les livres proposés.
- Travail sur le méta-texte : un kiosque sur les Antilles offre une diversité de guides dont il faudra vanter la richesse et la lisibilité des informations périphériques (index, glossaire, encadrés, cartes, abréviations...).
- Ecriture d'un dialogue théâtral qui met en scène un bouquiniste et un bouquineur. La saynète ou le sketch se nourrit de situations vécues en bouquineries et dans une habile mise en abyme, essaie d'anticiper, bien évidemment, sur la décision d'achat du client.

Ces lectures-écritures (re-)structurent donc des informations et des savoirs qui, dans un contexte d'apprentissage culturellement amorphe ou atone, risquent toujours de rester lettre morte.

Le projet culturel et médiateur de la classe, au contraire, organise et dynamise les habiletés lectorales ; les interactions socio-cognitives sont d'autant plus nombreuses et importantes, recherchées même, que le succès du kiosque dépend largement de la cohésion du dispositif d'ensemble. Le travail d'identification des caractéristiques matérielles, culturelles et symboliques du livre à vendre ainsi que l'investissement lectural et scriptural que chaque ouvrage réclame, dans sa singularité relative, conduisent l'élève à s'identifier peu ou prou au livre qu'il a choisi de didactiser. Il en vient même à être désigné par ce livre (« *Le Nathan Poche*, où est-il ? Viens ici s'il te plaît » ; « *Poil de Carotte*, c'est qui déjà ? ») et à s'identifier à lui (« Monsieur, mon livre, je veux pas le vendre. Je l'expose s'il faut mais c'est moi qui l'achète »). Ce processus d'assimilation est d'autant plus fort qu'en exposant son livre à la vente, l'enfant s'expose à être « jugé » à travers lui.

On estimera peut-être que l'aspect parfois érudit ou très spécialisé des connaissances à maîtriser sur le livre est inutilement élitiste. Nous ne le pensons pas. Rendre accessible ne signifie jamais simplifier quand il s'agit d'« incorporer » un capital culturel. Les biographies de lecteurs, héritiers comme autodidactes, démontrent qu'une pratique lectorale s'incarne toujours dans des dispositifs et des dispositions multiformes et poly-fonctionnels qui investissent littéralement la personne. L'habitus lectural n'est d'ailleurs en rien différent des autres types d'habitus. Une étude attentive et précise de la constitution et du développement de l'habitus footballistique de Michel Platini par exemple, mettrait facilement en évidence son précoce encyclopédisme en la matière. On conçoit difficilement qu'un bon petit footballeur — c'est le cas de certains de nos élèves — ne soit pas, indissociablement, un technicien (du coup franc, du dribble, de l'organisation du jeu des autres...) et un fin connaisseur du monde du football. Platini écrit dans son autobiographie qu'à 7 ans il avait déjà « un ballon à la place de la tête », qu'il savait par cœur les fanions des grandes équipes », qu'à dix ans il signait « Michel Péléatini », et qu'il passait des heures à « ciseler jusqu'à l'orfèvrerie, passes, tirs et jeux de tête » (85).

II. LA RE-VENTE EN KIOSQUES

II.1. L'animation des kiosques

Les élèves vont maintenant jouer le rôle des bouquinistes chez qui, il y a peu, ils se présentaient en tant que clients. Pendant quelques heures « banalisées » (86), le collège va se transformer en une grande bouquinerie. Les kiosques doivent être organisés en fonction des publics populaires et juvéniles qui sont invités (parents, résidence voisine du 3^e âge, CM2 de l'école d'à côté, pairs du collège proche et, bien sûr, personnels de l'établissement et classes qui ne participent pas directement au projet).

On sait qu'en matière de culture, « la manière d'offrir est indissociable de l'objet offert » parce que tout ce qui est offert à consommer comme objet culturel est « d'abord une proposition de sens » (87). Ce principe est d'autant plus fort que ce sont des catégories peu lisantes voire relativement rebelles à la lecture qui se trouvent confrontées à un puissant symbolisme social du livre (88). Aussi les parents sont-ils invités par cette lettre qui essaie d'inscrire les kiosques de Noël dans le calendrier festif du livre et de jouer sur la débrouillardise pratique à l'instar du slogan du *Carrefour* voisin « Aujourd'hui pour être généreux, il faut être malin ».

(85) M. Platini, P. Mahé, *Ma vie comme un match*, R. Laffont, 1987 ; paru aussi en Livre de Poche.

(86) Les heures dites (fort improprement) « banalisées » permettent de centrer toute la collectivité éducative sur une activité privilégiée. La disponibilité de chacun est mise au service du projet commun.

(87) J.-Cl. Passeron, Intervention, in *Actes du Colloque Lecture et Bibliothèques publiques*, 1982, Hénin Beaumont.

(88) Id., *ibid.* ; voir également les travaux de B. Seibel, *Bibliothèques municipales et animation*, Dalloz, 1983.

Collège PAUL ELUARD
3, rue Georges Lyvet
69694 VENISSIEUX CEDEX
PAE Lirécrire

A tous les parents d'élèves

Les programmes de lecture au collège demandent que les élèves soient le plus souvent et le mieux possible en contact direct et éducatif avec les livres.

C'est pourquoi le projet « Kiosques à livres » s'est mis en place, ce trimestre, au collège Paul Eluard. Vos enfants vous en ont peut-être déjà parlé, s'ils font partie des 15 classes concernées par ce travail. Ils vous ont sûrement raconté que nous sommes allés chez les bouquinistes, farfouiller dans les rayons à la recherche de livres intéressants, en bon état et pas chers. Chacun a trouvé son trésor. Chacun a travaillé : lecture, présentation du livre, idées de kiosques originaux où plus de quatre cents livres en tout genre vous seront proposés aux meilleurs prix par les élèves eux-mêmes.

ENEZ NOMBREUX FAIRE VOS ACHATS DE CADEAUX-LIVRES POUR NOEL

JEUDI 15 DECEMBRE 1988

16 H - 18 H

Rez de chaussée du bâtiment d'enseignement général
Parcours fléché

L'organisation des kiosques emprunte beaucoup au « modèle populaire » de la fête. Le « spectacle » est ouvert à tous et gratuit, le libre-accès est systématique, la libre circulation entre les kiosques est totale. De plus on est entre soi, entre gens du quartier, sans protocole ni marques de hiérarchie (pas de discours d'inauguration, pas de fin formalisée). Les « animateurs » culturels sont des élèves, c'est-à-dire des pairs, non des professionnels du livre.

C'est aussi une fête, pleine de mouvements, de bruits et de lumières, que l'on se donne à soi-même, où, dans l'inter-connaissance d'une sociabilité informelle, le plaisir de la foule, du grand nombre, est redoublé par les plaisirs plus concrets du boire et du manger. L'abondance joyeuse et éclectique (« Il y en a pour tous les goûts ») conforte chacun à participer et à jouer le jeu d'un dépaysement mi-sérieux, mi-ludique : ce sont des élèves qui (se) donnent à lire.

Il y a cependant de fortes interférences avec le « modèle intellectuel » sur deux paramètres importants. L'école est, bien sûr, un lieu très marqué culturellement et symboliquement (surtout pour les parents peu scolarisés) même si les kiosques sont implantés plus dans des lieux de passage et de convivialité que dans des salles de classe stricto sensu. En outre, la fête est à la fois conçue comme un divertissement, un moment de liesse à partager et comme l'occasion d'une gratification culturelle (89).

Les invitations lancées, il faut alors songer à l'organisation matérielle des

(89) Les traits dichotomiques qui caractérisent des attentes et des attitudes festives culturellement et socialement opposées sont résumés dans la très belle étude d'ethnologie urbaine de M. Bozon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*, PUL, 1984, pp. 145-170. Sur les « grands moments » de la sociabilité populaire, lire, outre le célèbre *Rabelais* de Bakhtine, *La culture ouvrière*, de M. Verret, ACL, 1988 et sur « quelques constituants unificateurs » de la culture populaire, *Les cultures populaires*, 1984, publication conjointe de la *Revue Française de Sociologie* et du Centre d'Ethnologie Française.

kiosques. Il s'agit d'imaginer un dispositif de présentation qui réussisse à mettre en valeur le corpus de livres qui a été travaillé en classe. Souvenons-nous de l'exemple déjà signalé dans cet article de la 3^e qui a choisi de réfléchir sur les livres « au programme ». La classe a constitué « son catalogue » mais a bien conscience que cela ne suffira pas à servir d'accroche et qu'il lui faut trouver des stratégies d'offres qui interpellent davantage le chaland qui passe. On réfléchit alors sur le sens à donner à l'ensemble des exemplaires à vendre : ce sont des livres qu'il « faut » avoir lu, qui doivent être connus par tout collégien à la fin de sa scolarité, qui constituent sa culture littéraire, son bagage culturel ! L'expression « bagage culturel » est bientôt prise au pied de la lettre. Le kiosque se précise dans l'esprit de chacun : un amoncellement de valises dans lesquelles les volumes seront offerts au regard. Une enseigne et un nom sont de même proposés : « La Valisalire » (90). Les plus jeunes ont choisi le déguisement. Chacun a essayé de s'habiller à la manière de son héros. Ce kiosque propose, en effet, un grand choix de romans appartenant à la littérature de jeunesse.

Autre dispositif, celui d'une classe de 6^e qui a travaillé sur la Bretagne. les kiosques proposant, cette fois, un voyage à travers les pays et les cultures. La Bretagne à Vénissieux, ce n'est pas aussi paradoxal que cela puisse paraître. Tout simplement, le *Club des Cinq* est à l'étude et Kernach à l'honneur ! La classe se met en quête des signes de la « bretonnité ». Une carte de cette région de France est empruntée au professeur d'histoire-géographie ; on localise dessus les lieux mentionnés dans les livres. Comment faire pour les lieux fictifs ? Où situer le Clocher-les-Bécasses de Bécassine ? On convient d'un code chromatique et d'une localisation arbitraire. La mer, la pêche sont senties comme ayant un fort pouvoir évocateur. Un filet, une épuisette, une nasse sont réquisitionnés. Un souvenir de la sortie chez les bouquinistes remonte à la mémoire. Quelqu'un rappelle la librairie-salon de thé devant laquelle le groupe était passé dans ses pérégrinations. L'idée de proposer quelque chose à manger est unanimement approuvée. Mais il faut manger breton, tout le monde le réclame ! Les crêpes sont de la fête ! En attendant que la pâte chauffe sur l'unique crêpière, ce qui provoque un attroupement non négligeable, chacun s'affaire. Linda dont c'est le tour de vendre les livres, en fonction du planning précédemment établi, se saisit de l'épuisette, place un *Club des Cinq* à l'intérieur et promène son trésor sous le nez des clients ravis, tout en les incitant à s'en porter acquéreur.

Dans la salle d'à côté, souffle le vent du grand large. On y parle la mer, les îles, celles de nos rêves et celles de la réalité, l'Afrique aussi. Une planche à voile dresse sa toile fuchsia jusqu'au plafond, une pirogue est posée au centre de la pièce. Des livres de recettes, des guides, des romans, des poèmes sont disposés sur les tables. La première de couverture bien offerte au regard, ils peuvent être feuilletés sans difficulté. Les apprentis-bouquinistes ont appris combien il était intéressant de toucher un livre, de l'ouvrir, d'en lire des morceaux épars avant de l'acheter.

(90) Les enseignes de librairies, comme « expressions de points de vue sur la culture », ont été étudiées récemment par : J.-F. Barbier-Bouvet et M. Bom, op. cit., pp. 75-85 ; J. Saugnieux, « Le nom des librairies de France », *Livres-Hebdo*, N° 25, juin 1982. Au XVII^e siècle certaines bibliothèques particulièrement prestigieuses s'ingéniaient à offrir une « transposition figurative » de leurs classements : ainsi, « Bustes et portraits » d'hommes qui se sont distingués dans différentes disciplines constituaient-ils « un catalogue-auteur figuré » et diverses « formes d'allégories et d'emblèmes » ébauchaient un « catalogue-matière » (d'après A. Masson, *Le décor des bibliothèques, du Moyen-Age à la Révolution*, Droz, 1972). Signalons les récentes et passionnantes publications, chez Promodis, de : G. K. Barnett, *Histoire des bibliothèques publiques en France, de la Révolution à 1939* ; Cl. Jolly (sous la direction de), *Histoire des bibliothèques françaises*, 4 tomes prévus, seul le tome II, *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime (1530-1787)* est paru.

Les kiosques du troisième trimestre qui sont aussi l'occasion de fêter le bicentenaire et la Révolution, suscitent d'autres trouvailles, d'autres attraits que l'on veut toujours plus inattendus. En effet, les élèves bénéficient maintenant d'une expérience : ils ont vu et apprécié ce que les autres classes peuvent produire et il ne s'agit pas de se « laisser distancer » ! La 6^e1 a longuement réfléchi à son projet d'animation. La classe souhaite mettre en évidence le bon rapport « qualité-prix » de ses livres tout en sachant qu'il lui faut s'intégrer dans le thème « Révolution ». On commence par calculer la différence qu'il y a entre le prix-librairie d'un bouquin et son prix-kiosque : la somme est importante. Mais comment rendre le client conscient de cette bonne affaire ? Comment donner de l'impact à cette notion de prix réduit ? En choisissant comme slogan pour le kiosque : « Ici on guillotine les prix ». L'agent de service est associé au travail, c'est lui qui a été chargé de construire une guillotine en bois, fidèle reproduction, en plus petit, de son ancêtre. On va encore plus loin : à chaque acheteur de livre est donné sa photo Polaroid gratuite, la tête sous la lame (elle est en bois, bien sûr !). C'est l'instant de l'achat qui perdure ! On n'est pas à court de plaisirs, dans une surenchère jubilatoire, on reprend l'idée d'associer nourriture matérielle à nourriture intellectuelle. Les élèves avaient trouvé si alléchantes les crêpes de leurs camarades de classe voisine, qu'ils décident d'en faire autant ! Il faut découvrir le mets le plus approprié au projet. De petits sablés enrobés de chocolat et baptisés « Pavés de la Bastille » sont mis dans des cornets de papier sur lesquels a été photocopié en gros caractères : « Ah ! ça lira ! ça lira ! ça lira ! ».

Une évocation du Café Procope est proposée par des élèves de troisième : une table, quelques chaises, des boissons... Ce kiosque présente essentiellement des romans historiques. On invite le client à jouer aux dés. Selon le numéro qui sort, il tire une question. Il sait que la réponse se trouve dans le livre qu'il souhaite acheter. A lui de bien utiliser les indices et de pratiquer une lecture rapide et sélective. « Quelle est la date précise de la mort du roi, Louis XVI ? L'information vous est donnée entre la page 14 et la page 21 ». Trois bonnes réponses donnent droit à une réduction de 30 % ! Un attroupement se forme autour du joueur, on fait cercle, on l'encourage, on rit...

Des colporteurs, leurs corbeilles suspendues au cou, sillonnent la foule en proposant de petits fascicules de chansons révolutionnaires. D'autres, le bonnet phrygien ou la charlotte sur la tête, distribuent « La Charte du Livre ». Ils crient à haute voix : « Article Premier : " Chacun a le droit de lire ", Article Second : " Les livres sont indispensables à l'éducation " » (91).

En cinquième, une « grosse tête » en bois dont le crâne est divisé en 24 cases du savoir, sert de présentoir aux livres. Les élèves ont baptisé ce héros de la lecture, « moitié homme, moitié bouquino », *Biblioman*. Ils ont réécrit les paroles du feuilleton T.V. *Bioman* qu'ils connaissent tous, pour en faire un hymne à ce « Biblio courageux », « qui saura briser les forces de l'illettrisme » et qui, « héros de l'avenir, s'en va vers d'autres lectures ». « Plus fort qu'un dictionnaire », il est « leur héros préféré » : « même les profs ne peuvent l'égaliser ».

Les invendus des kiosques de Noël et de printemps ne sont pas oubliés ; une grande braderie est tenue par un surveillant et quelques élèves. Ici, c'est le principe du fouillis qui est retenu, un peu à la manière des caisses que l'on trouve

(91) : R.E. Baker et R. Escarpit, *La faim de lire*, UNESCO, Paris, 1973, pp. 164 et suiv.

sur les trottoirs devant la Librairie Gibert. De grandes affiches mettent en valeur le prix : c'est au lecteur de chercher son trésor ! Certains livres ne trouveront pas d'acheteur. Soit il s'agit d'erreurs d'achat, le public ayant été mal ciblé, comme pour ce « Voltaire » de René Pomeau dans la collection *Points* qui sera à nouveau proposé à un bouquiniste. Soit le livre n'a pas eu le temps de rencontrer son lecteur, il augmentera le fonds du CDI (92).

II.2. Socialiser et didactiser

L'originalité de ces kiosques s'inscrit donc dans des stratégies « d'animation-communication » (93) et une série de dispositifs cherche à mettre les livres non seulement à la disposition mais encore à la portée de leur clientèle potentielle.

L'affichage comparatif des prix (neufs / occasion), la promotion commentée (oralement) et argumentée (affiches, textes divers...) des bouquins, la présentation à plat et colorée, l'enseigne personnalisée et la signalétique fonctionnelle des kiosques, l'accès direct mais « guidé » aux livres (qui vise à développer l'autonomie de la demande), le classement par centre d'intérêt, les dédicaces amicales et les petits cadeaux rituels (mini remises, posters stylisés de *Biblioman*, marque-pages artisanaux, etc.), les cartes de fidélité (pour les kiosques à venir), les gros plans sur l'actualité de l'ouvrage (film à succès, thématique liée à la vie locale ou saisonnière), l'information sur la notoriété culturelle (auteur lyonnais, écrivain immigré, prix Goncourt, (auto-)biographie de personnalités, etc.), les notices explicatives et voyantes sur l'intérêt documentaire d'un bouquin ou sur son public de prédilection : toute une didactique de l'offre qui s'ancre dans les expériences vécues chez les bouquinistes (et réfléchies après chaque sortie), qui se structurent dans l'étude de manuels techniques de professionnels (94) et qui s'affinent et s'adaptent de « kiosque » en « kiosque », d'un trimestre à l'autre. D'autant que chaque classe compare spontanément « son » kiosque à ceux des autres classes et va se rendre compte « comment ils font dans les kiosques qui marchent super ».

Cette animation didactique s'efforce donc de rendre plus encourageante une offre de livres et de lectures dont le marquage social et symbolique est fréquemment vécu ailleurs, par nos « clients », comme dissuasif (95).

Il est bien évident cependant que, pour l'instant du moins, tous les élèves ne sont pas « acheteurs » (même si nous « mordons » sur une frange importante de lecteurs non habituels) et que nous sommes encore loin de toucher directement tout « le marché potentiel total », celui des parents notamment.

(92) Sur le sort des livres invendus lire l'article de H. Renard, « Les demi-soldes de la culture », in *BBF*, t. 28, N° 6, 1983, pp. 625-636 et le rapport Pingaud-Barreau, op. cit., pp. 229-232.

(93) B. Seibel, op. cit., pp. 251-272.

(94) ASFODEL P. op. cit., et « Librairie », op. cit. Le travail de toute l'équipe (dont nous n'avons donné ici que quelques exemples) sur l'objet livre, les librairies, les prix et la publicité littéraires, l'image de l'écrivain (biographie et champ culturel), s'est appuyé constamment sur le *Manuel d'histoire littéraire* de D. Dupont, Y. Reuter et J. M. Rosier, De Boeck-Duculot, 1, 1988.

(95) « Toute librairie générale, même de moyenne dimension, possède un rayon permanent de livres d'art qui contribuent souvent au "prestige" de la librairie et lui confère un certain "standing" », lit-on au chapitre « Image de marque » du Dossier « Librairie », p. 103. La plupart des libraires (80 %) déclarent vivre leur métier comme une vocation, héritée ou non... P. Parmentier constate de son côté que « plus on réduit la part d'explication et d'information, plus on réduit les chances d'accès des gens les plus démunis ». Il ajoute : « Il faut exposer mais il faut aussi expliquer et informer ; et il faut surtout diversifier les canaux de cette information qui doit être concrète, permanente, matérialisée » (*BBF*, t. 30, N° 1, 1985, p. 49).

De toute manière, l'offre ne peut se dispenser d'une « connaissance diversifiée des consommateurs » (96) ; elle doit essayer de tenir compte des « comportements d'acheteurs » tels que les professionnels du livre les cernent selon une véritable « typologie de la clientèle » (97).

On sait par exemple que les « lecteurs-acheteurs » du « groupe 2 » sont en règle générale « attentifs aux conseils du vendeur » et ont une prédilection particulière pour les romans et les livres pratiques ; ceux du « groupe 3 » lisent peu mais par contre « achètent volontiers des livres-cadeaux pour leur entourage ». Les lectrices âgées du « groupe 5 » sont rebutées par le coût des livres et rejettent catégoriquement les livres de science-fiction et de fantastique. Inutile d'insister donc ! Les faibles lecteurs du « groupe 8 » achètent d'après les publicités ou les prospectus et les livres d'enfants font partie de leurs investissements favoris.

Ces savoirs « typologiques » aident à centrer l'éloquence attractive de nos jeunes bouquinistes qui, tels l'illustre Gaudissart, doivent, pour « placer leur marchandise », se nourrir de « réponses à improviser », s'approvisionner « d'arguments péremptoirs », et « anatomiser » leur public (98). Ils doivent devenir, comme on dit en bibliothéconomie, des « spécialistes de la demande », pour y répondre ou pour la susciter (99).

Contrairement à l'imagerie traditionnelle qui représente la lecture comme un pur repli intimiste, nous essayons aussi de tenir compte du fait que « celle-ci constitue l'aboutissement d'une série d'échanges d'informations, de biens et de représentations » (100). Dans les pratiques lectorales fonctionne « un réseau de rapports sociaux au sein duquel les livres sont échangés, possédés, montrés, discutés » (101). Hier comme aujourd'hui, « le choix d'un titre, la rencontre d'un texte, son achat ou son emprunt supposent déjà tout un réseau social complexe d'individus que la lecture, à des titres divers, rassemble dans des dispositifs plus ou moins élaborés ou institutionnalisés, qui sont le théâtre de gestes, d'habitudes, de façons de dire ou de faire » (102). Autrement dit, les livres constituent « le support d'interactions complexes et d'échanges » qui composent la socialisation culturelle du lecteur. C'est dans le cadre de « réseaux de socialisation » qu'opèrent « l'initiative de la lecture, la réception et la circulation des connaissances acquises, les représentations du livre et du lire » (103), qui étayent ou non la pratique.

C'est pourquoi nous familiarisons au livre par les « moyens familiers de la communication » (104) et par ceux de l'interaction sociale et culturelle de

(96) J.-Cl. Passeron, op. cit.

(97) ASFODELP, op. cit., pp. 34-37.

(98) Rappelons, pour l'anecdote, l'habileté magistrale avec laquelle le célèbre commis-voyageur de Balzac rattrappe une gaffe politique qui aurait coûté le marché à quiconque : « Je ne sais comment, j'ai laissé mal à propos échapper le mot ganache. Voilà mon homme [...] qui prend le mors aux dents et se fâche [...] Je ressaisis mon grand air [...] et je lui dis : [...] Je me suis battu en Juillet — Quoique père de famille, me dit-il, je suis prêt à... — Auriez-vous des enfants ? — Oui, monsieur. — De onze ans ! — A peu près. — Hé bien ! monsieur ! Le Journal des Enfants va paraître : six francs par an, un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien conditionné, papier solide, gravures dues aux crayons spirituels de nos meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes et dont les couleurs ne passeront pas. [...] La querelle a fini par un abonnement » (Balzac, *L'illustre Gaudissart*, G.-F., p. 156).

(99) B. Seibel, « Bibliothécaires, éviter l'écueil de l'ethnocentrisme », in *Bibliothèques publiques et illettrisme...*, pp. 33-35.

(100) J. Bahloul, « Les faibles lecteurs : pratiques et représentations », in *Pour une sociologie...*, p. 109.

(101) Id., *ibid.*

(102) J. Hébrard, « Les nouveaux lecteurs », in *Histoire de l'édition française*, Promodis, 1985, t. III, p. 474.

(103) J. Bahloul, *Lectures précaires...*, p. 19.

(104) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit.

proximité. Chez les bouquinistes et dans les kiosques, la diversité et la multiplicité programmées des interactions — entre jeunes lecteurs, entre jeunes lecteurs et lecteurs professionnels ou adultes, entre élèves et professeurs de livres enfin — permet le développement d'une large sociabilité de la lecture.

Ces situations travaillent (et permettent de travailler) également les représentations que chacun ou qu'une société (se) donne de la lecture et des lecteurs, représentations qui sont elles aussi « constitutives de l'acte de lire » (105) dans la mesure où la croyance que l'on a (ou pas) en la valeur d'un bien culturel entre dans sa définition même (106).

On fréquente les kiosques parce que c'est « amusant » et / ou pour « s'acheter un bon petit bouquin » ; on boit, on mange mais aussi on parle, on (s')interroge, on discute, on marchande : cette « inter lectoral ité » conviviale et populaire qui mêle plaisir matériel et désir intellectuel contribue à organiser « un marché de la lecture sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures [...] sans avoir l'air prétentieux » (107).

Il ne faut pas oublier en effet que différentes instances de socialisation régissent les pratiques culturelles (famille, école, groupe de pairs) et s'interposent entre l'offre et la demande qu'elles conditionnent et modèlent. En matière de lecture particulièrement, il semble que l'incitation parentale, prépondérante chez l'enfant, soit relayée par l'influence des pairs (fratrie, amis) dès la 6^e (108). On peut même logiquement penser que le rôle, incitatif ou dissuasif, des pairs est d'autant plus fort que l'habitus lectural primaire (familial) n'est pas totalement installé ou tout simplement peu favorable, comme dans les classes populaires. Le sociolinguiste W. Labov a montré comment, dans les ghettos noirs américains, des garçons par exemple « solidement enracinés dans la culture des rues » peuvent jouer le rôle de « leaders culturels » (109) auprès d'autres enfants et dans *Stigmat*, le socio-interactionniste Goffman décrit fort bien comment, sous la pression du groupe de référence et par inversion protestataire, la honte culturelle manace un jeune en train de lire (110).

Dans les bouquineries comme dans leurs kiosques, les élèves sont au cœur de « spectacles de lecture », publics et collectifs, où l'insécurité culturelle est minime ; mieux encore, et plus exactement, ils sont des « acteurs du livre », tout à la fois acculturés et acculturants, agents médiateurs et sujets de médiations lectorales, « grandeur culture » si l'on peut dire.

(105) M. Poulain, op. cit., p. 8.

(106) C'est, on le sait, une des thèses fondamentales de P. Bourdieu : voir entre autres « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, février 1977, pp. 3-44. Il s'agit d'ancrer dans des moments d'intenses oralités une pratique partagée, dans la mesure où « une pratique culturelle redouble à mesure qu'elle s'assouvit » et surtout dans la mesure où l'absence de pratique tend à s'accompagner « de l'absence du sentiment de cette absence » (P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., p. 69).

(107) P. Bourdieu, *Dialogue avec R. Chartier*, op. cit., pp. 224-225.

(108) J. Eidelman et alii, op. cit., pp. 36-50.

(109) W. Labov, « Echec de l'apprentissage de la lecture et position par rapport au groupe de pairs », in *Le parler Ordinaire*, Editions de Minuit, 1978, pp. 159-175.

(110) E. Goffman, *Stigmat*, Editions de Minuit, 1976. J.-Cl. Passeron met en garde contre « une pastorale de la lecture » qui, trop volontariste, risque de convertir « en refus actif ou militant, ce qui, au départ, n'était qu'indifférence ou éloignement des habitudes de lecture ». Le sociologue demande aussi de rompre avec l'illusion socio-centriste qui voudrait étendre à toute une société « un modèle extrêmement restreint dans l'histoire sociale, celui du lectorat cultivé et littéraire » (AFL, *Les Actes de lecture*, mars 1987, N° 17. De plus, comme n'a cessé de le souligner Gramsci par exemple, « populaire » ou « dominé » ou « subalterne » n'est pas nécessairement synonyme de « rétrograde » et « bourgeois » ou « dominant » ou « hégémonique », de « progressiste »...

N. Robine déplore que « l'école valorise le livre » mais n'apprenne « ni à s'en servir ni à quoi il sert » (111). Nos jeunes intermédiaires de lectures sont peut-être mieux placés pour en éprouver et la valeur d'échange et la valeur d'usage.

En prenant en compte l'autonomie relative des subcultures juvéniles et populaires, en « accompagnant le plus loin possible sur leur propre terrain » (112) nos jeunes lecteurs de banlieue, on peut aider les élèves qui sont à la croisée de processus d'enculturation (participation à la subculture du groupe socio-familial) et d'acculturation (intégration à la culture hégémonique socio-scolaire) à « inventer des compromis » et « à gérer des contradictions » (113) ou, moins dramatiquement, à instaurer des propensions culturelles personnelles. Mais, pour ce faire, on ne peut non plus ignorer les méfaits de la domination culturelle qui éloignent de la maîtrise des conditions pratiques de la pratique. Autrement dit, faute de bénéficier des privilèges d'une prime éducation lectrice à la fois imperceptible et systématique, implicite et précoce, c'est à l'Ecole que revient la responsabilité de mise en œuvre d'une « didactique de l'offre » (114) méthodique et explicite, accélérée et spécifique.

On sait que si les membres des classes cultivées répugnent aux formes les plus scolaires d'aide (pour visiter un musée par exemple, elles préféreront l'ami compétent au conférencier et le conférencier à « l'inévitable » guide que raillera une ironie distinguée), les moins dotés culturellement ne refusent ni ne redoutent les médiations et les médiateurs, institués ou non (115).

Or, l'enseignement « suppose nécessairement, sans jamais ou presque s'organiser en fonction de ce préalable, des individus dotés d'une compétence culturelle précocement acquise et de tout un capital d'expériences très inégalement distribués » (116). L'Ecole ne saurait « briser » l'enchaînement circulaire de processus culturels « cumulatifs » si elle se dispense de « travailler méthodiquement et systématiquement, en mobilisant tous les moyens disponibles, dès les premières années de la scolarité, un substitut approximatif de cette expérience [...]. L'institution scolaire abdique le pouvoir, qui lui incombe en propre, d'exercer cette action continue et prolongée [...] » qui vise à pourvoir de « schèmes de perception, de pensée et d'expression », « condition de l'appropriation des biens culturels » et de « la disposition généralisée et permanente à s'approprier ces biens » (117).

(111) N. Robine, *Les jeunes travailleurs...*, p. 192.

(112) J.-Cl. Passeron, op. cit.

(113) M. de Certeau, « Economies ethniques : pour une école de la diversité », in *Annales ESC*, juillet-août 1986, pp. 789-816. J. Dumazedier qui insiste sur « la persistance et peut-être même la croissance d'un véritable abîme social et culturel au cœur de toutes les cultures nationales » se demande si « la confrontation réelle et conflictuelle » de la culture du peuple et de la culture savante, « la promotion de l'une et la popularisation de l'autre », ne sont pas un élément décisif pour un « progrès de la démocratie culturelle » (« Planification et développement culturel, 1959-1985 », in *Economie et Culture*, vol. II, La Documentation Française, 1988, pp. 33-47.) De toute manière, sociologues, ethnologues et historiens ne considèrent plus qu'il y a altérité radicale entre les pratiques populaires et savantes mais plutôt interactions conflictuelles, fragmentations internes, croisements et tensions, circulation de traits empruntés et réinterprétés : « la » culture est saisie comme un processus où se multiplient les configurations intermédiaires et les négociations symboliques plus que comme un produit.

(114) L'expression est de J.-Cl. Passeron.

(115) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., pp. 85-109. Sur les réticences idéologiques et intéressées à une familiarisation seconde didactisée, voir P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., pp. 105-106 et P. Bourdieu, *La Distinction*, pp. 70-74. Certes, « tout apprentissage institutionnalisé suppose un minimum de rationalisation qui marque sa trace dans le rapport aux biens consommés » mais cette marque n'est stigmatisée que dans le discours, et par les pratiques, légitimes...

(116) P. Bourdieu et A. Darbel, op. cit., p. 105.

(117) Id., ibid., p. 106.

CONCLUSION

Ce travail est désormais possible et, plus que jamais, nécessaire. Le développement des problématiques interactionnistes dans les sciences humaines en général (Goffman et l'Ecole de Palo Alto en premier lieu), le réinvestissement par les ethnologues de leur propre territoire culturel (voir en particulier les publications du service Etudes et Recherches de la B.P.I.-Beaubourg), l'ouverture d'importants chantiers historiques sur les appropriations différentielles des livres et de la lecture (M. de Certeau, R. Chartier, J. Hébrard, Furet et Ozouf, H.J. Martin, A.M. Thiesse...), le renouvellement de la sociologie des cultures et de la lecture (Grignon et Passeron, P. Bourdieu, N. Robine...), la centration des théories de l'apprentissage sur l'apprenant, la réflexion politico-éducative enfin sur le développement culturel intégré et la démocratisation culturelle (A. Girard, J. Dumas-zedier, M. Guillaume...) rendent théoriquement (indis)pensable une nouvelle configuration du champ didactico-pédagogique. D'autre part, les caractéristiques socio-démographiques des collèges et des lycées comme les nouvelles exigences industrielles, civiques et domestiques en matière de compétence polyvalentes de lecteurs et de lectures, l'importance de la formation et de l'auto-formation continuée comme le développement de pratiques pluri-disciplinaires et pluri-partenaires en lecture rendent nécessaires la recomposition de ce même champ.

Cette redéfinition est capitale si l'on veut bien se souvenir que les pratiques de lecture sont particulièrement et directement déterminées par la possession d'un capital culturel institutionnalisé (les diplômes scolaires), lequel capital dépend précisément, en fait, du capital objectivé et du capital incorporé (118), co-constitutifs d'un habitus lectural.

(118) P. Bourdieu, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, N° 30, 1979, pp. 3-6, et du même, « Structures, habitus, pratiques », pp. 87-110, et « La croyance et le corps », pp. 111-134, in *Le sens pratique*, Ed. de Minuit, 1980.

L'APPROCHE - L'ACCROCHE

I - GÉOGRAPHIE URBAINE DES BOUQUINISTES

1- ENVIRONNEMENT CULTUREL DE LA BOUQUINERIE (musée, école, cathédrale, bibliothèque, université, palais de Justice, mairie, etc...)

2- ENVIRONNEMENT COMMERCIAL DE LA BOUQUINERIE

(liste des commerces et services de part et d'autre du trottoir et sur le trottoir d'en face)

3- FACILITÉ DE FRÉQUENTATION

- Accès facile depuis la voiture en stationnement ou l'arrêt de bus :

- circulation commode à pied le long de la bouquinerie :

- zone de passage intense importante :

II - LA DEVANTURE

Présentation et vente à l'extérieur

1- façade et enseigne

- signallement multiple ou unique :

- signallement peu ou très visible :

- signallement personnalisé (sigle graphique, jeu de mots dans l'enseigne, informations précises sur le contenu particulier de la boutique, etc...) :

2-Étalage, éventaire

- longueur importante :

- quantité approximative de livres (bacs ou caisse, 1 volume : 2 cm) :

- livres uniquement ou autres :

(presse, jeux et jouets, papeterie et matériel de bureau), articles de loisir (disques, cartes postales, affiches, photos etc...), petite consommation quotidienne (bonbons, bibelots, crayons etc...) :

- genres de livres : romans, dictionnaires, encyclopédie, livres pratiques, guides, livres scolaires, livres en langue étrangère, b.d., beaux livres, livres pour enfants / adolescents, collection de poche, livres anciens, livres neufs soldés :

III - LA VITRINE

- oui / non

- genre dominant de livres (voir liste ci-dessus) :

- prix indiqué : comment :

- beaux livres :
- livres anciens :
- livres ouverts / fermés :
- livres regroupés par thème, par genre, etc... :
- note de « gueule » :
 - vitrine en désordre :
 - vitrine banale :
 - vitrine originale :
 - vitrine classique :

IV - LA MISE EN VEDETTE À L'INTÉRIEUR (mise en scène)

- livres en piles, à plat, de face, de dos :
- livres sur tables, tourniquets, rayons, autres, îlots :
- classement facilement repérable dès l'entrée, assez rapidement :
- indication claire des prix :

V - LIBRE ACCÈS, LIBRE SERVICE

- oui / non :
- rangement en vrac, par ordre alpha., par genre, thème, collection, autre :
- rôle du vendeur :
- surveillance :
- note de « gueule » : visible, clair, attirant, facile à consulter :

VI - LE HORS DE PORTÉE

- peu / beaucoup :
- quels genres (voir liste) :
- livres protégés spécialement :
- difficulté d'accès simplement :
- note de « gueule » :
- accueil du bouquiniste :
- « animation » de la boutique (spots, décoration, espace pour circuler, etc...) :
- rapport qualité / prix en général :
- quels types de publics visés (rencontrés)
 - (niveau culturel, niveau économique, âge)